

-VI-

Le loup et la sirène

Ou :

Le temps de l'acte¹

1- Commencée, l'analyse ?

Quand on m'a contacté² en juin ou juillet dernier, me laissant 8 jours pour me déterminer, j'ai eu un « dé clic », un éclair « entamant l'ombre interne » comme dirait M. Duras, suffisant à orienter un travail, mais encore enkysté dans la nuit de l'intuition. J'espère avoir depuis avoir suffisamment travaillé pour en permettre une « perlaboration » comme dit Freud, qui n'en reste pas à cette intuition première.

Dans l'éclair de « l'instant de voir », il m'est donc venu une question, apparemment simple. Je la reprends par cette formule : *commencée, l'analyse?* Entendons bien, ça se complique déjà dès qu'on s'emploie à le dire: j'ai proféré « *commencée, l'analyse ?* », et non pas « *comment c'est, l'analyse ?* ». Question de temps plutôt que d'être. Il s'agit de poser à l'analyse la question de son temps, moins celle du temps *dans* l'analyse que celle du temps *de* l'analyse, y compris par plus ou moins mauvais temps comme dans les temps actuels : soit donc la question « *quand y a-t-il analyse ?* », plutôt que « *qu'est-ce que l'analyse ?* » ou que « *comment savoir si analyse il y a ?* », toutes deux supposant un certain surplomb théorisant, un regard censé dégagé, c'est-à-dire non engagé, hors jeu (ce qu'on appelle le point de vue de Sirius).

Une interrogation plus clinique donc, en ce qu'elle ne cesse de scander notre pratique quotidienne, souvent inquiète, marquant un embarras, sinon un doute qui pourra aller jusqu'à l'horreur même de son agir (ou non-agir) pour autant qu'il aurait fait acte inconsidéré ; ce que questionne, d'aller jusqu'à son ultime, cette formule enragée d'un jour où Lacan poussait le bouchon jusqu'au fond de la bouteille, et que nous signalait Monique Tricot en novembre: « *est-ce-croquerie, la psychanalyse?* ». En tempérant un peu la tonalité hystérique de cette mise en cause radicale d'une « Cause freudienne », retenons plus froidement le souci quotidien de qui s'est *engagé*, a *fait le pari*, a *misé* donc, sur un travail dit d'analyse : « *là, maintenant, dans ce cas, cette circonstance, avec ce patient, y-a-t-il, y-a-t-il-eu, y aura-t-il...de l'analyse ?...* ou, dira-t-on aussi depuis Lacan, « *de l'analyste ?* » si on joue de la métonymie qui déplace la question du côté du répondant, de qui est censé éthiquement en répondre sinon pouvoir savamment y répondre.

Avant Lacan, la réponse est sinon simple, du moins tranchée sans état d'âme : à l'IPA, elle est réglée administrativement par l'institution d'un parcours dit didactique, à dada sur le bon cheval trié sur le volet médical. Avec *Là... quand*, la question s'ouvre. Ou plutôt se ré-ouvre puisque Freud l'avait déjà fortement problématisée, en particulier dans un de ses derniers textes, *Analyse finie, analyse infinie* (que je traduirais d'ailleurs volontiers sans plus le justifier ici par *Cure terminable, analyse transfinie*). Je ne rentre pas dans l'histoire de la psychanalyse, ce n'est pas mon objet, mais je remarque simplement ceci (qui permettra de

¹ Texte composé à partir de deux conférences prononcées, l'une à l'invitation du Cercle freudien de Dijon le 9 janvier 2016 dans le cadre de journées d'étude sur « le réel et l'acte analytique », l'autre à l'invitation du cercle freudien de Lille en octobre 2016 sur le thème « *Rentrer en analyse ?* ».

² Monique Tricot, au nom du Cercle freudien de Dijon .

revenir à notre actualité) : il me semble que globalement, dans ces années 60-80, la question s'accroissait du côté de la fin (comme le titre cité de Freud y invite explicitement) : *quand une analyse peut-elle être considérée comme finie, donc comme ayant eu lieu ?* Comment décider qu'une cure aura été simplement arrêtée, son cours interrompu, ou bien qu'elle a été menée à son terme, accomplie? Dans ce dernier cas, on peut considérer que d'avoir été menée à son terme l'aura rendue « didactique » et donc aura produit un analyste au moins virtuel ; ou bien on peut considérer que la passe à l'analyste suppose un pas supplémentaire, une passe à l'acte dont l'énigme est à interroger. Mais quelle que soit l'option, dans tous les cas, c'est le point de vue de la fin (je dis « point de vue » mais on en espérerait un « point de dire ») qui décide là du temps où *analyse* il y aura eu ou pas, même s'il est requis que de *l'analyste* il y en ait dès le départ de la cure, au titre de ce qui peut en anticiper la fin, et donc l'accomplissement.

Or, et sans que cette première perspective soit rendue obsolète, il semblerait que de nos jours la question se soit déplacée, retournée : ***Quand a-t-on vraiment commencé une analyse ?*** voire : est-on jamais dans l'analyse ? Ce renversement de l'accent tient peut-être tout simplement d'abord à ce que dans les années d'or, disons les vingt glorieuses de l'EGP, on pouvait plus aisément tabler, à tort ou à raison, sur ce qu'on pouvait penser a priori être des demandes d'analyse, ou qui se présentaient telles, *s'accordant a priori à l'offre*, du moins dans le dispositif divan/fauteuil et avec les névrosés, puisque le travail en institution, avec des psychotiques singulièrement, exigeaient déjà de l'analyste qu'il s'accroisse tout autrement de la non évidence de telles demandes (D'où par exemple l'invention de la psychothérapie institutionnelle).

Ce qui serait alors un peu nouveau de nos jours, ce serait une discordance grandissante entre ce qu'on attendrait d'un analysant lambda (à savoir essentiellement de se prêter à l'association libre plutôt que de chercher à « gérer » sa situation ; et de supposer un inconscient dont l'opacité résiste à l'idéal de transparence plutôt que demander le coup de clé qui resserrera les boulons), discordance donc entre ce qu'on en attendrait et l'hétérogénéité des patients tels qu'ils s'adressent à nous comme « psy », voire qui nous sont adressés (par différents biais) sans demande avérée de leur part.

Air du temps à notre époque de mauvais temps pour la psychanalyse dans la culture ?

Elargissement de l'analyse à un public moins élitiste et non forcément empreint des signifiants directeurs de notre discours ?

Effets de mutations dans le discours dominant qui affectent les modalités subjectives ?

...

Toujours est-il qu'on ne se précipite plus tellement chez le supposé analyste comme si le pas de la porte franchie, il n'y avait plus qu'à s'y mettre, entre gens de bonne compagnie qui, pour savoir que leurs rôles ne sont pas symétriques et que ça n'ira pas tout seul, pas sans malentendu sans doute, n'en auraient pas moins une certaine conviction qu'ils savent où ils sont ensemble, dans quel « champ » - le freudien en l'occurrence - aussi indéfini soit-il. Souvent aujourd'hui, il apparaît qu'on part non plus d'un litige certes inévitable mais que le maniement du transfert pourra travailler, mais d'un différend plus radical, tel qu'on peut le définir avec Jean François Lyotard : n'être pas même d'accord sur ce / sur quoi on n'est pas d'accord. On peut bien sûr appeler ça des *résistances* à l'analyse, culturelles et/ou individuelles, mais aussi bien considérer qu'il y a des *résistances* de l'analyste à s'offrir à « l'homme sans qualité », l'homme quelconque du « *démos* », en particulier sans qualification a priori pour nos procédures qui ont jusqu'ici fait leurs preuves. Il conviendrait donc de prendre toute la mesure de ce que les conditions d'époque, pour le pire peut-être, pour le meilleur pourquoi pas, engagent à inventer de nouveau, non pour « s'adapter » et céder sur son désir d'analyste mais pour en renouveler le tranchant, qui suppose alors d'être disposé à savoir changer, faire varier les perspectives prises sur son art.

Je propose alors de décaler un peu la perspective à prendre sur notre question, au titre

d'une hypothèse à mettre à l'épreuve de votre entente. Plutôt que de chercher *s'il y a* de l'analyse ou de l'analyste, plutôt que de tenter de surprendre la présence d'un tel « serpent de mer » qui, aussi insaisissable soit-il est supposé *être* quelque part quoique se dérobant à la prise tel le fameux monstre du Loch Ness, rester plutôt à la surface du lac (« lac clinique, » en l'occurrence!), et s'attacher à repérer quand « quelque chose » *se passe*, qui n'est pas quelque chose justement, mais plutôt comme une « onde », qui fait *événement*, un pur laps de temps faisant hiatus, une brisure de temps qui rompt l'être de la situation, une rupture dans ce qui était... mais qui sera *arrivé* et aura *fait passer* à autre chose. Ce qu'on déplore en effet dans une cure qui dure au long de son temps pour ne pas comprendre, c'est bien « qu'il ne se passe rien ou pas grand-chose », eau stagnante, jusqu'à ce que parfois *ça arrive, comme par hasard*, mais ça aura fait *événement*, qui comme tel, n'a aucune consistance d'être, qui *fait acte*. La question alors se radicalise : elle n'est plus de savoir *si* et ni même *quand il y a* de l'analyse mais de penser le temps de *l'acte analytique*, de cerner le réel de ce temps, là où il aura eu lieu, se sera passé

Le problème n'en est pas pour autant résolu, mais le gain est de substituer à un *mystère* de la Chose analytique, une *énigme* de l'Acte, ce qui me semble correspondre à une tentative pour sortir d'une problématique encore métaphysique voire « religieuse, c'est-à-dire qui en reste à une quête du sens de l'être (de « l'être analytique », de « ce qui est analytique », en l'occurrence)

-2- Loup y es-tu ?

« *Je n'aurais jamais du vivre ça* ». C'est l'une des toutes premières paroles que jette sur le « tapis psy » ce jeune homme, prénommé Pierre, venu consulter car il est de plus en plus empêché de poursuivre ses études par des angoisses récurrentes. Il parle d'abondance en ce premier entretien. *Ca* qu'il n'aurait jamais du vivre, c'est le cancer du sein de sa mère, survenu il y a 5 ou 6 ans, quand il était en 3^e. Elle est toujours vivante, mais un médecin a dit alors « C'était à 8 jours près qu'il se généralise ». Précisons aussi que le père de Pierre est médecin et que le meilleur ami de ce père est psychiatre. Par ailleurs, questionné par le thérapeute au sujet d'autres expériences de mort, il raconte qu'un voisin de ses parents chez qui il vit, est mort il y a plusieurs années, et qu'il va régulièrement sur sa tombe, et, avoue-t-il, *y trouve chaque fois « un certain plaisir »*. Et puis, récemment, un ami à lui est mort, en effectuant un saut en parachute ; avec ce fait étrange, que lui a rapporté l'amie de cet ami : il lui a envoyé (à elle), de l'avion même avant de sauter, un texto (qui s'est effacé automatiquement au bout d'une minute, ça existe paraît-il, ça a même un nom) où il a écrit ces trois mots « je vais mourir », laissant l'amie (et donc Pierre lui-même) non seulement dans l'indétermination de savoir si c'était un pressentiment malheureux ou une décision, mais bien plus encore dans le doute d'avoir bel et bien reçu le message.

Celui que j'appelle ici « le thérapeute », qui exerce comme psychologue en institution et vient me voir pour ce qu'on appelle faute de mieux un « contrôle », fait part de l'extrême embarras où l'a mis cette rencontre. D'autant plus qu'il se trouve avoir reçu justement cette jeune femme en question, l'amie du parachutiste. *Ca* fait beaucoup, il en éprouve un véritable malaise, qui confine à la confusion de pensée : « *Oh là là!*, répète-il, *qu'est-ce que c'est que cette histoire ? Qu'est-ce qui se trame ? C'est bizarre, il y a un loup quelque part* », dit-il textuellement. Cet embarras, il ne le connaît pas qu'après coup, puisque dans la séance même,

il a pris deux initiatives qui me semblent ressortir de l'acting out, en ce qu'elles les sortent tous deux de la scène de parole attendue: d'abord il se sent brusquement une envie de boire un café et s'entend en proposer un à son patient, qui est surpris mais l'accepte ; et surtout, il lui dit finalement qu'il vaudrait mieux qu'il aille d'abord voir un psychiatre, ce que l'autre refuse énergiquement. Un autre rendez vous est formellement pris, mais il est certain pour lui qu'il ne viendra pas ; il n'y aura donc eu que cette séance. Rencontre manquée. Le travail ne s'engagera pas, le « premier entretien » n'aura donc même pas été le « premier », étant comme n'ayant jamais eu lieu, comme si le thérapeute avait repris à son propre compte ce « *je n'aurais jamais du vivre ça* ».

Qu'est-ce qui s'est passé, ou plutôt *ne s'est pas passé*, qui a ainsi opposé un *non-lieu* à la demande d'un *espace de parole*, de sorte que ne s'est pas engagé un travail entre eux pour ouvrir éventuellement ce *lieu-dit* qu'on appelle une « psychanalyse » ? Le dit thérapeute (puisqu'il ne se déclare pas « analyste » bien qu'il soit en analyse et s'y réfère dans son travail), appelons le T. (même s'il préfère le café), T donc met un terme d'emblée à ce qui n'aura pas commencé, ne peut se faire hôte de son hôte, trop affecté par son dire. Il ne s'agit pas de lui reprocher, du haut d'un supposé savoir y faire plus aguerri : « *ça ne marche pas à tous les coups* », comme le note Daniel Weiss dans son texte préparatoire à ces journées³, il nous arrive à tous de constater de telles non-rencontres qui ne font pas *liminaire*, c'est-à-dire *seuil*, comme le dit encore Daniel, laissant chacun bien carré dans son pré (liminaire), son « pré-carré », son « propre » espace privé, privé de porte. Mais on peut en prendre acte et tenter dans l'après coup d'en mesurer l'impasse, de repérer ce qui a muré *l'espace* empêchant qu'il y ait *lieu* pour dire. C'est la vertu de cet exemple un peu caricatural de nous y introduire, de mettre en évidence particulièrement que la résistance à l'analyse est, comme le soulignait Lacan, d'abord le fait de l'analyste.

Il y a évidemment ce hasard d'un court-circuit entre deux patients amis du même mort qui de surcroît fait énigme, ce qui a de quoi troubler T. Mais ce n'est pas ce fait d'une intersection entre deux hôtes qui le questionne : il ne reçoit plus la jeune femme qu'il a d'ailleurs peu vue, et surtout, ce qu'il met en avant, ce n'est pas un questionnement qui serait en effet légitime, mais la certitude d'une fin de non-recevoir qui s'est agie dans un *acting-out*. Le malaise qu'il a éprouvé et continue d'éprouver l'a en quelque sorte « ravi », au sens d'abord de le *captiver*, de le faire captif de ce qu'il ne sait pas de lui-même, de ce qui l'étreint à son insu (et au nôtre aussi bien), et l'emporte hors de ce « lui-même » qui voudrait assurer la « direction de la cure », en tenir les rênes tel le cocher de Platon supposé maîtriser les deux chevaux de l'attelage patient/thérapeute : « *oh là là, ça me cache quelque chose, il y a un loup...* ».

Un discours dominant dans le milieu psy institutionnel (voire universitaire de plus en plus et par là souvent intériorisé par les praticiens qui s'y forment ou déforment) pourra l'interpréter comme un « manque de professionnalisme », un manquement au respect des dispositifs et des normes de la bonne « guidance », un dérapage hors du « cadre », un coupable relâchement qui porte atteinte à la neutralité requise. Et bien non, et ce point est pour moi décisif: je pense que notre praxis ne s'assimile pas à une « profession », même si bien sûr, elle peut assurer socialement un « emploi » ; on peut dire à la rigueur qu'elle est un

³ Référence à un dossier préparatoire à la journée sur le thème « rentrer en analyse ? », à Lille.

« métier », si l'on entend par là « *cent fois sur le métier remettre son ouvrage* », ouvrage où « l'homme de l'art » engage plus et moins qu'un savoir-faire acquis, engage ce qui de sa « personne » (au sens de « personne est là » où Ulysse le prononce devant le Cyclope), résonne à son insu et fait ressort à son implication, et partant à son inventivité.

Autrement dit, le problème n'est pas que T ait été en son intime *affecté* des propos qu'on lui a tenus ; c'est la moindre des choses que la rencontre l'ait touché, l'indifférence serait la pire des entrées, ce serait l'entrée dans ce que j'appellerai une « salle d'écoute ». J'entends par là une place instituée bardée d'*écouteurs* à la limite anonymes voire machiniques où l'on peut parler, parler, parler... et puis rien, le vide sans écho sinon des phrases calibrées par avance. Comme l'écrit le poète, pas n'importe lequel, Paul Celan, dans *Entretien dans la montagne* : « *La pierre, à qui s'adresse-t-elle ?... Elle ne converse pas, elle parle, et qui parle, cousin, ne converse avec personne, il parle il parle car personne ne l'entend, personne et Personne, et alors il parle, lui et sa bouche, pas sa langue, lui-même et lui seul : tu m'entends ?* ». Non, il n'y a pas de « professionnel de l'écoute », méfions-nous de cette horrible expression et de ce discours psy (très informé politiquement) qui promeut l'écoute, l'écoute, l'écoute et multiplie les salles stérilisées où des « professionnels » sont à l'écouteur, jusque dans ces si symptomatiquement nommées « *cellules de crise* » où l'on incarcère le parlant. Comme l'écrit Christian Lelong dans son texte préparatoire à ces journées⁴, « *On a beaucoup parlé d'écoute au point que ce terme galvaudé ne signifie plus rien* ». Car on ne parle, on ne *converse*, ainsi que le renomme Celan comme pour indiquer ce *qu'on verse*, chacun, dans le pot, pour qu'il ne soit pas sourd, on ne parle donc qu'à « se faire entendre », ou plutôt on n'aura parlé que d'avoir été entendu ; ce qui implique autre chose que de simplement prêter l'oreille, ce qui suppose qu'un désir *s'en tende*, un désir d'entendre l'autre au-delà de ce qu'il demande. Autrement dit, il s'agit qu'on y aille de sa mise, non en s'assurant du « savoir de mise », y compris psychanalytique sur ce qu'il en serait a priori de l'inconscient, mais en misant sur « *la parole à venir* », pour citer encore D.Weiss. Une mise qui n'est donc pas une entrée sacrificielle, « *un don de sa personne* » à une Cause, fût-elle freudienne, mais un *pari* qui engage un désir d'en inventer les voies. Et qui prête voix à ce qui n'a pas encore été dit.

Alors, dira-t-on en un autre discours, plus intrinsèque à la théorie analytique, il s'agit de prendre en compte le « contre-transfert » qui aura perturbé T dans son accueil et l'aura empêché de « *porter la parole* » de l'autre (selon la formule de Lacan dans *Variantes de la cure-type*). Ce serait donc un simple reste d'inanalysé de sa propre cure, et il conviendrait alors de le mettre à jour pour en débarrasser la fameuse écoute, la rendre plus « pure », en nettoyer l'écoutille. A cette façon de dire, et à mon avis à juste titre, Lacan a objecté qu'il n'y a *qu'un* transfert, l'analyste y ayant sa part, quoique dans un partage dissymétrique de celle de l'analysant, et elle n'est pas que scorie négative de ses aveuglements personnels. Ceux-ci insistent certes au-delà d'une terminaison de cure même aboutie (laquelle en effet ne met pas pour autant fin à l'analyse infiniment continuée de ce sujet très particulier qui se prête à se faire prendre pour analyste par un autre); mais ce qui est décisif dans la *part* qu'il prend dans le transfert, et ceci dès le départ, pour qu'il y ait départ, c'est sa *participation* incontournable à l'expérience qui s'amorce et qui est la condition *sine qua non* de sa possibilité même, ou, je

⁴ Référence toujours au dossier préparatoire à la journée de Lille.

cite encore Daniel : « *Une façon de s'engager dans l'expérience et de la soutenir en incarnant ce qu'on appelle le désir de l'analyste* », à entendre : non pas désir d'être analyste mais désir d'opérer en analyste. Soit : une façon de « s'offrir » à l'autre, « *l'étranger rencontré fortuitement* », comme l'écrit Christian Lelong, qui rompt certes avec toute forme de complicité et assume la *distance* qu'un hôte doit à son hôte, mais est surtout faite de « prévenances », si on entend par ce mot, au-delà de la moindre des politesses, une participation qui vaut comme *anticipation* de ce qui est encore à venir, de ce qui peut arriver (ou pas), propre à entre-ouvrir « *l'espace du transfert à l'inconscient* » (dixit D.Weiss).

Une telle participation à l'à/venir de l'expérience possible suppose que l'analyste décale l'enjeu des demandes initialement adressées, lesquelles ne sont jamais comme telles des demandes d'analyse comme le note encore Daniel même et surtout d'ailleurs quand (ça arrive !) c'est explicitement le cas ! Or cette participation au transfert en instance ne va pas pour l'analyste sans un *se laisser faire* prendre à la présence de l'autre, un *laisser se faire* saisir par son dire (ses propos et autres signifiants y compris corporels qu'il présente), dans leur étrangeté même, dans la résistance qu'ils offrent à ce qu'on peut en saisir. Ce qui est en effet le plus à redouter, ce qui empêche de dessiner un seuil, ce n'est pas de se faire *affecter* par ce qui vient de l'inconnu, de se laisser *appréhender par l'autre* ; ce qui est à redouter au contraire c'est quand rien ne vient lézarder le mur lisse de notre compréhension, ou simple empathie. Ce qui répond peut-être à Pierre Lelong, qui soulève fort justement, à partir du beau texte de Grossman qu'il cite, la question de « *la nécessité de partager la même expérience* », qu'il pose comme une des deux conditions pour que « *le monde intérieur cesse d'être muet* », et qui en conclut que sauf à au moins *comprendre* l'expérience (de vie) de l'autre (à défaut de la connaître comme lui), l'expérience (analytique) ne peut avoir lieu. Je dirai plutôt que c'est de s'imaginer la comprendre d'emblée qui fait obstacle, et que c'est au contraire de ne pas trop la comprendre, de ne pas la prendre dans les rets d'un sens qu'on lui donnerait prématurément, qui donne chance à une suite. Plutôt que *compréhension*, je dirai donc *appréhension*, terme qui conjoint ce qu'on pense « saisir par l'esprit » (et cela nous vient forcément) à ce qu'on « craint d'envisager » (il y a du désir dans la crainte : « je crains qu'il ne vienne », en l'occurrence ici qu'il ne revienne !). Et cela ne va pas sans l'épreuve d'une certaine confusion ou gêne, marques affectives d'un désir latent mobilisé ou d'une jouissance endormie convoquée (je parle toujours de ce qui a lieu côté analyste).

Il est question donc d'une expérience à *partager* d'emblée, à condition d'entendre ce beau mot de « partage » dans son équivoque, comme l'a si subtilement travaillé le poète Edmond Jabès (*Le livre du partage*): *l'avoir en partage*, c'est l'avoir comme en commun, étant non séparés en un sens puisque rencontre il y a, mais c'est en avoir néanmoins *chacun sa part*, parts non confondables ni symétriques, puisqu'il ne s'agit pas d'un partage de ce qu'on sait ou croit savoir tous les deux, mais de ce que l'analysant en souffrance *ne sait pas savoir* et de ce que l'analyste en instance *sait ne pas savoir*. Et ce dernier le sait d'autant mieux, ce qu'il ne sait pas (ne saurait dire), qu'il en éprouve l'insu par l'inconfort d'une appréhension qui peut aller jusqu'au malaise d'un insupportable, qu'il en connaît le trouble, en est dérangé.

Toute la question est de n'en pas rester *sidéré* et de n'en pas faire forcément objection au travail. Quand c'est possible. Et ce n'est sans doute pas toujours possible. Mais même là, il n'y a pas à en décider de son côté, selon un jugement diagnostique (du genre : ça sent la

psychose, ou la perversion, donc pas pour moi) : si ça ne passe pas, ça se sait d'un commun désaccord : on en restera là. Revenons à T, à ce qu'a fait T (!), il aura *rejeté* ce trop de réel qui rendait la situation impossible. Je reprecise qu'il n'y a pas à juger s'il a bien ou mal fait, il est seul à pouvoir ressentir ce qui lui est insupportable. Mais on a pu en séance en tenter une élucidation après coup: à l'instar de Lol V Stein (l'héroïne du *Ravissement* de M.Duras), T aura été pétrifié par le jet de Pierre dans la mère pas si morte, et, dans un certain *ravissement*, les aura regardés partir enlacés vers un ailleurs qu'il imagine psychiatrique, là où la folie est supposée contenue, et qui plus spécifiquement ici le renvoie du côté du père médecin et son ami psychiatre. On a ensuite pu, dans cet après coup de la séance de contrôle, repérer ce qui dans le discours de Pierre touchait à une jouissance en partage inégal des deux interlocuteurs d'alors : singulièrement ce plaisir étrange pris sur la tombe du voisin, qui tout d'un coup faisait résonner la phrase initiale de Pierre, « *je n'aurais jamais du vivre ça* », au-delà de l'énoncé d'une souffrance bien compréhensible, mais dans l'ambivalence d'un trouble *plaisir-au-delà-du-plaisir* pris à se satisfaire (clandestinement à soi-même) d'une mort annoncée. Ce qui ouvre une entente élargie de cette énonciation (qui vaut alors exergue d'un texte qui aurait pu venir). L'entendre donc dans une équivoque, à d'abord soutenir comme telle : entre « *je voudrais n'avoir jamais vécu une telle épreuve d'avoir failli perdre ma mère* », et « *je voudrais n'avoir jamais connu ça, ça, cette satanée jouissance qu'il ne faudrait pas, cette satisfaction inavouable de ce que Freud appellerait simplement un vœu de mort inconscient* », équivoque qui creuse une faille entre un sujet en souffrance et une douleur hors sujet.

Entendons bien, je ne dis pas que nous avons là une interprétation assurée ni même simplement probable de l'inconscient de Pierre, laquelle n'est bien sûr ni à lui renvoyer ni même à garder en réserve comme une bonne prise dont abattre la carte le moment venu. C'est aussi bien peut-être une méprise, et elle ne vaut pas comme une divination de ce que nul ne sait encore. Ce n'est qu'une ouverture vers un possible, ménagée par le repérage de cet *espacement* entre deux signifiants du sujet : d'une part le signifiant « *je n'aurais jamais du vivre ça* » et d'autre part le signifiant « *un certain plaisir sur la tombe du voisin* », signifiants qui plus est, n'ont pas seulement la matérialité langagière qui inscrit leur différence dans un dire qui s'entend, mais la *charge* en quelque sorte « substantielle » de certaines jouissances qui ne sauraient se dire, quelque chose du corporel au vif de ce qui touche à la mort et/ou au sexuel, résonnant dans l'interstice de ce trouble « plaisir » et de ce rejet d'un « vivre » inacceptable.

Ce qui est en revanche attestable dans l'après coup, c'est que T. en a reçu en partage une expérience de jouissance, pas le même jouir (ou *plus de jouir*) sans doute que Pierre, chacun son histoire, ses aléas et ses ambivalences, mais qui auront communiqué entre eux dans l'impossible à se dire, sinon à s'inscrire dans la chair, ce dont témoigne l'affect. Autrement dit, ils n'ont certes pas connu dans leur vie le même « *camp* » (comme les « voisins de wagon » du récit de Grossman tel que le rapporte C.Lelong), mais à la faveur de leur entre-dits, ou inter-dits, ils ont pu se retrouver dans le même *champ*, ce « *champ flottant* » dont parle Michèle Montrelay, où quelque chose se transmet dans l'indétermination des positions de chacun. Instant de vacillement qui met à mal l'identité qu'on se reconnaît, a fortiori le statut ou la fonction du Thérapeute ramené à ce moment à un *un quelconque* en voisinage *d'un autre, avec cet autre*, à savoir non-séparables quoique *chaque un* seul dans sa confrontation à son point de jouissance.

D'où l'angoisse de T, qui fait signe en ce péril, tire le signal d'alarme pour l'arrêt : soit un jugement, qui clôt l'affaire, « oh là-là !... (et pour le dire avec Celan) qu'il parle *avec sa bouche*, soit, mais pas *avec sa langue* ! »... oh là-là ! la *lalangue*, cette folle, ne passera pas ! Oh là là ! Loup y es-tu ? Et bien y restera, pas de loup entre nous ! ». Et T, en fin de séance, de retrouver, comme par hasard, que notre Pierre en son jardin d'enfant s'appelle... PAS DE LOUP. **Pierre Pasdeloup**. Ca ne s'invente pas. Mais ça s'écrit sous la parole, à défaut de s'entendre, et ça touche au corps, en informe les réactions. Corps de qui ? De Pierre et/ou de T ?... Alors, envie de café pour s'en remettre. Avec ou sans sucre ?

Appréhender le cri du loup, tout est là quand il est question d' « *entrer en analyse* », de faire seuil à la bergerie au risque que ça loupe, ou du moins que ça chaloupe. Ce titre des journées, « *Entrer en analyse* », a semble-t-il fait beaucoup question, essentiellement pour ses connotations religieuses évidentes. D.Weiss en particulier a clairement explicité ses réticences, auxquelles je souscris pleinement. Il ajoute que tant qu'à faire, mieux vaudrait dire « *s'adonner à l'analyse* », qui a au moins un parfum de transgression, voire « *rentrer dedans* », qui engage la toujours nécessaire guérilla contre le consensus psycho-clérical. Lise Demailly, dans le magnifique récit de son parcours⁵, a fait cette trouvaille de dire « *tomber en analyse* », qui non seulement résonne avec « *tomber en amour* », mais fait signe vers ce qu'il en est de naître, qui se dit en maintes langues m'a-t-on dit, « *tomber* » ; de surcroît pas sans évoquer en français quelque chose de la tombe, de ce que doit le naître à la « *première mort* » : où l'on retrouverait ce « *certain plaisir sur la tombe* » inversable en une certaine douleur à tomber : la « *douleur d'exister* », comme disait notre ancien président du Cercle freudien, Olivier Grignon, douleur d'exister que nous avons en partage, pour chacun cryptée en son idiolecte secret, et qui est une condition, cause matérielle ou matricielle, d'où naître ou renaître enfin comme parlant qui s'entende, ou s'en tende (comme désirant).

A ces heureuses reformulations lilloises, j'ajouterai mon grain de sel susceptible d'enrayer aussi la machine religieuse : s'adonner à ou tomber en analyse, faire que quelque chose se passe qui fasse (re)commencement quand le *verrou* est bloqué ne menant plus *vers nulle part* sinon à piétiner dans son petit maître carré, ne consiste pas en effet à *entrer* dans un lieu-saint où l'on psalmodie et qui pourra d'ailleurs s'avérer au détour d'une violence symbolique *l'ancre* du loup qu'on n'avait pas vu venir, comme Christian Lelong, s'appuyant sur Cioran et sur son expérience clinique, en évoque la possibilité. La psychanalyse comme temple de dévotions ou comme salle de torture, ou les deux, ça existe... Est-ce pour autant qu'il faudrait simplement redoubler de prudence, et multiplier les contre-indications quand l'expérience de vie nous manque pour s'assurer que le loup ne rôde pas chez l'autre? Je ne le pense pas exactement. Car il y a toujours un loup qui rôde, plus ou moins dissimulé. Alors, plutôt le pressentir que le fuir, ce qui ne ferait que s'exposer à se retrouver soudain surpris dans son *antre*. Plutôt en repérer la trace que se retrouver piégé en son repaire. « *Entrer en analyse* », cela pourrait quand même se dire, mais à condition de faire de ce verbe, « *entrer* », non pas *ce qui introduit* « *dans* » (une salle glaciale couvant une antre ténébreuse) mais ce qui *produit de l'entre*, de l'entre deux, ni un ni deux mais ce qui se passe entre, fait espacement entre eux, fait d'eux partage de ce qu'il n'ont pas en propriété, ouvrant chacun d'eux à ce dont il ne se sait pas capable, là où il était en revanche le plus souvent inconsciemment coupable.

⁵ Même référence.

Pour filer encore un peu cette métaphore du loup que la fameuse histoire pour enfants (et Prokovief) a accroché pour tous au nom de Pierre - qui est d'ailleurs aussi bien le mien ! - une belle illustration en est donnée dans ce film récent d'Alain Guiraudie, *Rester vertical*. Film dérangent, au sens où il peut mettre mal à l'aise et motiver qu'on en refuse la crudité, mais au sens aussi où il dé-range, déplace, décadre nos fenêtres usuelles sur le monde. Je ne le raconterai évidemment pas, j'en retiens qu'il déconstruit tous les rapports qu'on pouvait croire assurés par des oppositions signifiantes solides, tant générationnelles que sexuelles, instaurant un monde flottant dans l'imprévisible des rencontres, selon une narration qui tient plus de l'association libre que d'un discours soutenu, mettant à nu en dernière instance une mer de jouissance erratique. Dans un tel monde aléatoire et souvent au bord de l'immonde, le désir erre sur des chemins qui ne mènent nulle part précisément, sinon à ramener répétitivement aux mêmes lieux ou à convoquer au bord de la mort. Pourtant, il y a lieu de rester vertical, pas seulement comme une espérance morale ou comme une injonction surmoïque, mais comme un acte : ça aura lieu en effet, événement, au terme du film.

Où est le loup dans tout ça ? Partout et nulle part visible tout au long du film qui se situe dans une bergerie à la montagne, sinon qu'on retrouve parfois des moutons égorgés et qu'on ne cesse de le guetter fusil à la main, en vain... Scène finale : le héros décide de partir dans la nuit, sans fusil, un agneau dans ses bras, bientôt rejoint par son beau-père un peu sidéré et sans son fusil, et il attend. Longtemps. Un loup, deux, trois, une meute finit par arriver. Face à face silencieux, les hommes debout, les loups menaçants « aux yeux de braise » (comme on dit dans les contes) et qui peu à peu se détendent, se dispersent, s'en vont. Rester vertical face au loup, à deux, et pas sans l'agneau en objet *petit a*. Pas de fuite, ni combat désespéré comme celui de la petite chèvre, pas non plus à le dresser en chien d'homme-tiqué. C'est l'homme qui se dresse, yeux ouverts dans la nuit qui finit, à l'heure bleue de l'aube naissante. Plutôt que de souffrir sa menace imminente, aborder son irruption patente, s'en tenir au voisinage et, à la bonne distance, en prendre acte. Je vous laisse concevoir ce qui fait écho de ce drôle de conte, sinon ce conte-drôle, à ce que j'ai rapporté plus haut de cette séance dite de contrôle ...

Un dernier looping pour en finir à mon tour avec le loup. Ne point trop vouloir comprendre, ne point se hâter de ramener ce qu'on entend au giron de son entendement, ai-je souligné, mais plutôt se laisser *prendre avec* l'autre dans l'entre deux de ce qui se transmet : c'est la seule chance, *tuchè*, pour que la rencontre ait eu lieu, manquée forcément manquée (comme illusion de faire un), mais dont le ratage peut se réussir, à ouvrir un lieu pour dire qui ne soit pas simplement un moulin à parole. Et concrètement, on sait bien quand un entretien liminaire engage véritablement dans un début de travail analytique, aura fait acte : quand dans ce qu'aura dit le patient, l'analyste aura pu repérer la patte d'un « loup », une incongruité ou une opacité incompréhensible, et qu'il aura pu lui renvoyer en écho non un message fût-il inversé qui lui retournerait d'emblée sa vérité en savoir, mais la bizarrerie qui nous aura touché et nous interroge avec lui; restant au patient à en prendre acte, à consentir d'entre voir dans le mur de son discours la faille de l'inconscient. Un tel entretien qui vire à un « tenir entre », à tenir un *entre d'eux* qui donne lieu à dire, ça peut prendre du temps, et parfois n'arrive jamais, comme le note D Weiss.

Mais quoi qu'il en soit, côté analyste, la condition est qu'il puisse, au moins à l'occasion et ponctuellement, assumer tel Tirésias une certaine cécité auditive, qui lui

permette d'ouïr ce qui échappe au discours réglé, et qui toujours résonne de quelque jouissance « *qu'on n'aurait pas du vivre* », comme en témoigne Tirésias qui la nomme « féminine », hors pouvoir des mots. Ce qui revient à dire que l'analyste doit *savoir oser, le loup, se le mettre sur les yeux*, s'il s'agit comme l'écrit Lise Demailly à la fin de son texte de mettre du « *jeu dans la cité* » des parlants, d'initier un certain bal, bal masqué au jeu de l'amour de transfert, dont l'enjeu est d'oser le *tomber*, ce loup, pour s'en retrouver autre enfin, en lien de séparation d'un autre en soi à un autre que soi. Ou comme dirait Paul Celan, de *converser* la parole qui ne fait que parler, la converser au dire qui compte, d'où se compter. Ce qui suppose d'avoir travaillé à n'avoir plus si « peur du loup », si peur d'avoir « entrevu le loup ». Et de s'en entre-tenir.

3- A tu et hâte-toi.

Soit maintenant une autre séance de contrôle toujours à propos d'un entretien liminaire. C'est une praticienne, qui se dit psychologue clinicienne (elle ne se pose pas comme « analyste », elle n'en prend pas la pose). Elle a un « problème », qu'elle vit maintenant subjectivement comme un embarras voire un manquement à l'éthique supposée de sa profession. Elle a reçu un jeune homme de 19 ans, qui n'était pas partant a priori pour venir : c'est son père qui a tenu à l'amener pour divers symptômes qui lui pèsent, surtout à lui le père. Or, elle connaît un peu ce père, elle l'a rencontré par hasard un soir lors d'une fête chez un ami commun, elle a peu eu l'occasion de lui parler, mais suffisamment pour qu'ils se laissent aller dans l'ambiance générale à se tutoyer. Elle a hésité à prendre en charge ce patient à cause de cette relative proximité mais a finalement accepté. Elle l'a assumé et ce n'est pas ce qui la préoccupe maintenant. Ce qui la *trouble*, c'est que quand le père l'a approchée dans la salle d'attente, la tutoyant, elle lui a dit « vous », et aussitôt a fait entrer le jeune homme en se mettant à le tutoyer, lui donc, au lieu du père. Il lui semble alors qu'elle a failli à ce qu'elle a déterminé comme sa règle de ne pas tutoyer quelqu'un de cet âge, et que sa connaissance du père l'aurait donc fait transgresser. Or, elle me raconte ensuite qu'il s'est installé tout de suite dans un transfert que sa prévention initiale ne laissait pas prévoir, et qu'il a entamé un travail en son nom, manifestant fortement sa demande de venir lors des séances qui ont suivi.

Mon intervention consiste alors à l'engager à *prendre acte* de ce qui s'est passé, car en l'occurrence, il me semble que cette translation involontaire, voire vécue comme intempestive, du « tutoiement » du père qui était venu porteur de la demande, vers le fils qui n'en voulait pas vraiment, et qu'elle vit comme acte manqué de sa part, voire réproue comme manquement, a bel et bien pu avoir pour effet de « convertir » le jeune homme au travail dans le transfert, de « converser » sa parole au compte d'un entretien liminaire, et donc *engagé* une cure, le père étant remis à sa place d'attente. Il y a eu à mon sens ce que j'appellerai un *acte analytique*, aussi « ordinaire » ou « discret » paraisse-t-il, et bien que personne ici n'ait à se dire « être » analyste.

Quelque chose s'est passé, qui a fait événement entre eux, un de ces micro-événements, nullement spectaculaires mais qui marquent une « avancée » comme on dit, ici un déclic initial. Il ne consiste évidemment pas dans le fait d'être « à tu et à toi », on sait combien souvent le tutoi(e)ment. Ce qui me semble décisif pour rendre compte de cet effet de

retournement (de la situation initiale), c'est plutôt le *déplacement*, que j'ai appelé «translation», de ce «tu» adressé par le père à l'analyste qui l'assignait à «répondre je» dans une complicité supposée excluant le jeune (alors ce *je n'est* qu'un *il*, symptôme dont le père transférerait la «charge», comme un paquet, à la copine), translation par ce «tu» tel qu'elle le prononce pour le renvoyer vers *qui* il revient dès lors en retour la disposition à parler-je. Au lieu du colis déposé en instance, une lettre instituante du transfert, qui parvient à destination. Dans ce tour de passe, sinon de passe-passe, l'analyste aura *porté la parole* de père à fils, se faisant passeur de la demande en s'effaçant comme personne dans ce mouvement transférentiel. Nulle interprétation n'est ici en jeu, l'opération ne se joue pas dans la signifiante mais dans le registre strictement syntaxique, en l'occurrence une affaire de *conjugaison*: qui parle à qui ici ?

Notons que ce qui a ainsi eu lieu, a fait événement, est survenu à la surprise de l'analyste, voire à son corps défendant qui proteste même de sa «gaffe»: ça lui a échappé. Sortie du «cadre»! Et heureusement! Il ne s'agissait pas *d'encadrer* un tableau, nosographique ou autre, propre à faire diagnostic et pronostic au sujet du cas présenté, mais de faire offre au dit cas (qu'il soit présenté comme ici par le père, ou le plus souvent par le patient lui-même comme gestionnaire de son auto-entreprise), de lui offrir donc de se faire sujet au dire qui lui viendra. Bref, de commencer d'emblée l'analyse. Mais dira-t-on, *comment c'est* l'analyse, qu'en est-il de l'analyse? Et bien, justement, c'est la *commencer*, toujours recommencer, séance après séance, à porter sa parole dans l'inconnu de ce qui va se dire. On aura reconnu tout simplement la fameuse règle fondamentale du jeu analytique dite «association libre». Et, côté analysant ce n'est pas donné, de s'affranchir de la simple description de son cas, de miser ainsi sur le fait de dire ce qui vient sans savoir ce qu'on va dire, de se laisser parler même et surtout quand on n'a plus «rien à dire», encore plus difficile peut-être de nos jours où le discours dominant enjoint à l'individu la gestion de soi sous couvert d'autonomie entrepreneuriale et rabat les formations de l'inconscient sur un défaut de performance de la machine, à réparer si récupérable.

Comment faire alors passer la règle, la rendre effective? Sa simple énonciation suffit rarement, pour qui n'est pas déjà immergé dans le discours analytique. Et même là, l'intellect a ses ruses qui sait faire semblant de dire n'importe quoi sans que ça porte à conséquence! D'où la nécessité, côté analyste, de s'y mettre *en corps*, y compris défendant comme dans notre exemple, de se laisser surprendre «hors cadre» a priori, par la situation. Ce qui revient à prendre pleinement en compte le «pendant» chez l'analyste de l'association libre, la fameuse «écoute flottante», comme le rappellent avec insistance un certain nombre d'analystes telles Michèle Montrelay ou Sabine Prokhoris, des femmes comme par hasard. Il ne s'agit pas par là de pratiquer l'inattention, mais de redoubler au contraire l'attention, la multiplier voire la diffracter, pour donner chance d'appréhender à l'ombre du *mélo-dire* que le patient met consciencieusement au clair, le bruissement de langue assourdie, voire le bruitage discordant, tel qu'il trouve écho en nous à notre insu, mais dont prendre acte à en renvoyer au sujet l'aperçu. *Quitte* à craindre de «gaffer», mais en se donnant chance de *doubler* la mise. Bref, «oser des voltes» (sinon des révoltes contre la «bien-séance», la séance «bien menée»), comme dirait une autre psychanalyste femme, Claude Maillard; mais bien sûr pas sans tact, pour faire contact d'un toucher juste, au moment juste. Cela revient encore à dire que l'analyste (peu importe qu'il se dise tel ou ne s'avoue *que*

« psychothérapeute », Pierre Lelong, ou « psychologue clinicien », Jonathan Grimaud!) l'analyste donc a moins à se soucier d'être « à la bonne place », de trouver sa « position », voire sa « posture », qu'à se déplacer imperceptiblement, à ne cesser de *faire mouvement en son lieu*, pour faire précisément de ce lieu moins une place forte où l'on siège et qu'on assiège pour qu'il rende son verdict, que ce que Platon dans le *Timée* appelle *chora*, indéfinissable en toute rigueur, d'être à l'instar du *choeur* dans la tragédie antique cette onde mouvante de paroles en écho qui donne ombre et relief aux paroles crues, trop simplement crues, du héros qui s'expose sur la scène.

On aura compris, au point où nous en sommes arrivés, que nous ne parlons plus seulement ici du ou des premiers entretiens, des rencontres initiales, mais de tous les temps d'analyse décisifs, où *il se passe* quelque chose, ces moments « de grâce » où l'entretien cesse de piétiner en longueur, ou en langueur (cette « langueur monotone... » !) dans ce qui reste alors un régime d'« échange » de paroles et silences. Moments-clés où se crée en rupture de continuité ce que Michèle Montrelay appelle un « champ flottant » qui seul donne lieu (*site*) à ce qui aura lieu (*événement*) : à savoir une conversion du sujet au-delà de sa compréhension de lui-même, de la saisie discursive de ses déterminants, dont il ne pouvait souvent que dire : « et alors, qu'est-ce que j'en fais ? ».

On peut dire *y a de l'analyse* quand d'une séance à l'autre, le sujet se retrouvera ailleurs, dans une toute autre disposition à ce qu'il peut savoir de lui, « passé à autre chose », ce qui peut être une définition d'une « santé recouvrée ». Qu'il y ait de l'analyse, cela ne s'estime pas essentiellement au *savoir* qu'on en acquiert, ni au statut d'un *être* nouveau que l'on deviendrait enfin. Il ne s'agit pas d'en arriver à être « analysé » mais d'être porté à se faire ou refaire analysant, à faire à chaque fois le nouveau pas d'un autre commencement d'où *se ressourcer*. C'est bien ainsi qu'en parle Lise Demailly que je cite : « *Tomber en analyse s'est concrètement arrimé à l'intuition subite et émerveillée que le lieu, la relation et la pratique du langage liées au mot psychanalyse et Freud permettaient qu'une magie s'opère sur le corps, sur les pensées contraignantes et sur les particularités, une magie vers la libération de possibilités d'existence...* ». Et elle en parle justement en termes d'événements.

Il y a donc lieu de cerner le paradoxe de ces moments de conclure par où ça (re)commence enfin, et ça consiste alors à essayer de penser le temps de *l'acte analytique*, de cerner le réel de ce temps, là où il aura eu lieu, se sera passé.

4- Répétition et acte

Pour essayer d'en tracer les contours, partons alors d'une séquence clinique. Directe cette fois.

C'est une jeune femme, 35 ans, directrice d'Ecole maternelle (ce n'est pas anodin). Elle a fait un travail de plusieurs années, qu'elle appelle de « psychothérapie » et qui l'a aidé à traverser des épisodes douloureux, notamment des histoires toujours ratées avec des hommes qui la laissent tomber. Travail arrêté depuis trois ans. Elle vient parce qu'elle a une peur panique que sa mère l'abandonne, parce qu'elle ne trouve pas d'homme et, symptôme singulier, parce qu'elle vit son corps radicalement coupé en deux : au dessus de la ceinture, elle se plaît, en dessous, c'est la cata, c'est informe. Très vite, au bout d'un mois peut-être, quelque chose se passe alors, en deux temps, à savoir deux séances consécutives.

1° séance : la ré-entendant parler de son corps coupé en deux dont la partie inférieure fait masse amorphe qui *l'entrave* (c'est son terme), il me vient un signifiant : *sirène*. Ca m'appartient, je viens de lire de près Mallarmé, des poèmes où il est souvent question de *sirène*, en particulier dans le fameux « *Un coup de dés jamais n'abolira le hasard* » ; et puis depuis mon enfance, cette drôle de figure mythique m'a toujours fortement intrigué. Et je m'entends alors dire à haute voix « *comme une sirène* », lancée sans réfléchir comme à la pêche à la ligne un bouchon dans le flot de ses associations ; et j'ajoute presque aussitôt « *la moitié inférieure prise dans la mer* », où peut s'entendre l'équivoque mer/mère, laissée comme telle, comme pont signifiant virtuel, à la guise de l'analysante pour s'en émouvoir, cet ajout spontané étant sans doute bienvenu pour éviter que ça se referme sur une simple nomination de l'Autre du genre « tu es une sirène » qui me mettrait en position de quasi père ou mari. Un certain silence frémissant, ça semble mordre...

C'est manifestement une *interprétation*, c'est-à-dire une métaphore qui *substitue* ce nouveau signifiant de *sirène* à celui du *corps-coupé-en-deux* qui était sa formulation du symptôme... Elle opère dans le registre de la signifiante, avec des effets de signifié (une figure, une représentation, cette « femme-poisson, avec toute la mythologie ou l'iconographie qu'on peut lui associer), mais elle vaut plus fondamentalement comme signifiant, dans son équivoque signifiante (on peut entendre aussi par exemple « si reine, alors... ») ; en tout cas, elle se situe dans le registre disons sémantique. Pas une explication, mais un certain dire de l'analyste, qui vient comme ça, surgi de l'écoute d'une langue de l'analysant et convoquant une autre langue en creux de l'analyste *en tant qu'analysant continué*, qui se croisent dans une inter-langues. Ce qui du coup aura fait *traduction* d'une langue dans l'autre, pas sans trahison sans doute... Au risque d'un « forçage ». Fin de la séance, temps pour comprendre jusqu'à la prochaine.

2- séance suivante : reprise des plaintes de l'analysante, la crainte que sa mère ne l'abandonne, et les ratages réitérés jusqu'ici de toutes ses rencontres avec des hommes, qui l'abandonnent dès qu'elle se fie à eux, dont, c'est nouveau dans cette séance, elle n'est d'ailleurs pas sans soupçonner qu'elle y met du sien, à *se faire laisser abandonner*, dans une véritable *compulsion de répétition* où se réalise ce qu'elle craint, à savoir où insiste ce que j'appellerai un *point de réel du sujet, et qui s'en jouit* (je crains qu'elle ne m'abandonne), pas sans le bénéfice secondaire de pouvoir justement retrouver sa mère dans la réalité comme dernier recours contre le mauvais sort.

J'ai à ce point de la séance totalement perdu trace de ce qui s'est dit ensuite dans ses associations plus ou moins balbutiantes, toujours est-il que hors de toute attente, je m'entends lui dire, *comme si j'avais mal entendu*, mais avec une quasi certitude de l'avoir presque entendu dire elle-même sans le dire (hallucination ou 3° oreille?): « *Que ma mère m'abandonne, ou que j'abandonne ma mère ?* ». Dire qui du coup a un effet décisif, qu'elle reprend à son compte, d'abord dans une certaine sidération puis en le subjectivant, en le

conjuguant petit à petit. Et la semaine suivante, deux séances après, elle annonce qu'elle a rencontré un homme, elle qui se plaignait de n'en rencontrer aucun depuis trois ans, et que son corps n'est plus coupé en deux, qu'elle l'habite entièrement, etc...

Je laisse là ce qui, dans cette séquence très partielle, pourrait ressembler à un conte de fées... Ca n'a pas la prétention de rendre compte du cas, mais d'en raconter quelque chose de transmissible. Je voudrais surtout souligner trois points qui à mon sens s'en illustrent :

1. *Acte et interprétation:*

Il me semble que ce qui s'est passé dans cette seconde séance relève plus spécifiquement de *l'acte analytique*, en tant qu'il ne se résume pas à *l'acte d'interprétation*, qu'il le déborde, même et surtout s'il a sans nul doute été préparé, rendu possible, par l'intervention précédente de l'analyste qui s'est engagé dans une symbolisation où en l'occurrence il y mettait du sien et où se croisaient des savoirs de langue, dans la dynamique du transfert entre eux. Mais *ce qui se passe dans la seconde est autre*. D'abord il ne se joue plus au niveau de la signifiante mais de la syntaxe (voire, en arrière pays de la grammaire, de la logique), dans cette bascule, ici, du passif à l'actif. Ce qui se manifeste par un déplacement radical du sujet par rapport à son monde précédent, tel que vectorisé jusqu'ici par son symptôme et cadré par son fantasme.

Quelque chose *a eu lieu*, « avoir lieu » étant ici entendu non au sens de *place* (un espace) mais à celui d'*événement* (un temps). Ainsi, de *prendre acte* de ces rencontres manquées avec les hommes *en regard du grand serpent de mère*, le sujet aura été amené à en prendre une toute autre « perspective » et peut, de ces échecs à répétition, en faire *reprise* à savoir faire *encore* des rencontres mais cette fois *en corps* nouveau, sirène débranchée, attestant un franchissement, ou signant un affranchissement. Et ceci sans retour en arrière, retournement semble-il irréversible comme les mois qui suivent le vérifieront. Ce qui ne veut pas dire d'ailleurs que l'analyse, c'est fini, puisqu'au contraire, c'est là que *ça a commencé* : elle a décidé de s'allonger (j'avais simplement évoqué la possibilité d'un usage du divan dans les premières rencontres) et, dit-elle explicitement de « commencer une analyse ». Ce qui a un petit air paradoxal par rapport à une doxa qui a pu s'imposer entre nous, que de tels temps signeraient plutôt un moment de conclure, au bout d'un épuisement de l'interprétation, qui nous achemineraient donc vers une fin de cure.

2. *acte, inconscient, et répétition :*

Il y a certes une articulation à préciser avec le travail disons « standard », celui qui se fait sous hypothèse de *l'inconscient* (textuel), ce savoir sans sujet quoique le concernant en « représentation », via la supposition d'un sujet supposé en savoir au moins l'accès, et qui peut être l'occasion d'effets de vérité qui réalisent par à-coups des déplacements dans la représentance du sujet (en algèbre lacanienne, au saute de S', *corps coupé*, à S'', *sirène/si reine en mer*). Mais, et c'est le deuxième point qui me retient : quelque chose *a eu lieu*, non strictement dans le registre de *l'inconscient* entendu comme savoir insu textualisant son « destin », mais *dans le registre de la répétition*. Et cet autre travail est non seulement possible mais le plus décisif quant aux effets attendus d'une analyse, qu'on peut appeler avec Olivier Grignon de « guérison » (analytique), et qui opère donc spécifiquement dans cette dimension de la *répétition*.

L'insistance de la répétition, Freud la découvre avant tout comme obstacle au dévoilement de l'inconscient dans *Remémoration, répétition, perlaboration*, et elle insiste encore dans *Analyse terminée, analyse interminable* comme butée de l'analyse. Lacan la reprend pour en renouveler radicalement l'abord à partir du séminaire XI sur les 4 concepts. Je n'ai pas le temps ici de pénétrer dans cette élaboration complexe de « *tuchè* » et « *automaton* », et mon objet n'est pas de traverser la textualité lacanienne. Simplement, je retiens d'abord que ce travail est distinct et *relativement* séparable du long travail de cure

commencée par l'effort de remémoration, et qu'il produit des *effets-sujet dans le réel* et pas seulement des *effets de vérité dans le symbolique*, au point qu'on pourra se demander jusqu'où on peut aller à faire l'économie de ce travail « standard » de la « cure-type », ce qui pourrait offrir un réel travail analytique à des sujets dont la demande n'en passe pas forcément par la supposition d'un savoir insu à déchiffrer, qui peuvent même paraître « désabonnés à l'inconscient » comme Lacan le dit de Joyce, mais dont il faudrait saisir par un autre biais la demande, aussi peu calibrée à notre offre a priori soit-elle, quoique pas sans certaines modalités de transfert à trouver.

3. acte, transfert et rencontre :

Enfin, 3^o point, dans cette dimension de l'analyse, aux occurrences sinon rares du moins aléatoires, l'engagement de l'analyste *dans l'actuel de la rencontre* avec l'analysant vient au premier plan. Il m'est venu ici en novembre en écoutant Monique Tricot de formuler la présence paradoxale de l'analyste, comme une « absentiation », non pas donc une absence mais un *procès d'absentiation, de soustraction, de son être-là, qui opère justement de ce creusement*. Or, dans ce temps de l'acte, cette « présence » singulière n'en donne que plus vivement le *la* de la rencontre (*la* au sens musical), qui est justement de ne pas simplement être *là* (avec accent), *là* comme présence plénière, à l'instar d'une quasi Mère-toute bienveillante, qu'il y a certes lieu pour l'analyste de représenter « d'a-bord » comme Winnicott en parle, d'en *tenir lieu* pour autant et aussi longtemps que l'analysant dans l'angoisse n'en supporte pas la perspective de séparation, mais pas sans que ce « *porter* » *là* ne cesse d'être ouvrir sur la *portée d'un la* désaccentué qui l'autorise à en mettre en musique son envolée de là.

Autrement dit, il y a d'abord dans le transfert la dimension d'illusion nécessaire d'une répétition du même, du même que supposé vécu avant, qui s'y « projetterait » de nouveau comme sur un écran et telle qu'elle pourra effectivement mettre en scène des histoires passées dont le retour signifiant aura effet de vérité par interprétation. Mais dans ce *temps ponctuel de l'acte* que je tente ici de cerner spécifiquement, le régime du transfert est bousculé, et la rencontre avec l'analyste se réalise comme *nouvelle* rencontre, ce qu'elle est aussi *de fait*, aussi contingente qu'artificielle et singulière et qui met les deux au vif de ce qui se joue d'eux dans le ratage de ce que serait une *relation*. Le dispositif lui-même en peut venir à être *pris en compte comme tel*, en son écart avec l'imaginaire d'un écran projectif du passé, manifestant que cette répétition-là, cet amour de transfert, est un « vrai amour » quoique une sorte d'« amour à la manque », une *rencontre délibérément manquée avec le réel* entre l'analyste et l'autre, l'analysant, à savoir la mise en jeu dans l'actuel de la cure d'un impossible « rapport », si du moins le dit-analyste s'en tient à l'éthique de son désir d'analyste⁶. Ce qui se marque dans notre exemple par cette espèce de « vraie/fausse » incompréhension de l'analyste, cette *méprise* sur ce que l'analysante aura voulu faire entendre, par où il se sera dérobé à la « compréhension » de ce que l'autre avance, qu'il aura manqué à « l'intelligence » de ce qu'elle aurait *voulu* dire.

Que l'analysant *en prenne acte*, et l'échec de la répétition du même peut alors éventuellement *se réaliser* comme tel, en faisant alors valoir cette occurrence-là comme « répétition finale »⁷ qui autorise de rompre ainsi avec la croyance au « destin », lequel

⁶ Ce que J.Allouch appelle « transmour », qui pourrait relever de cette formule limite lacanienne, « *obtenir ce qu'on n'obtient pas* », et qui pourrait singulièrement désigner un « amour de l'analyste » (pour l'autre en tant qu'analysant) en tant qu'il permettrait à la jouissance (de l'analyste, notamment sous une forme « sadique » toujours possible si laissée à sa seule logique) de « condescendre » au « désir de l'analyste » ?

⁷ Cf Bousseyroux, *Lacan le borroméen*, p78 : « *Par répétition finale, j'entends ce par quoi la répétition peut trouver, dans la coupure du dire, sa fin propre.* » ou p.79 : « *L'acte est le seul lieu, entre répétition et hâte, où le signifiant se signifie lui-même, entre le répétant et le répété. L'acte est ce qui a lieu du dire et qui change ce qui,*

jusqu'ici faisait *nécessité* d'un éternel retour du même achoppement (en tant qu'il est dénié comme tel, relançant donc à chaque fois la poursuite chimérique d'y mettre fin). Ce qui aura alors fait acte, c'est ce qui aura fait non seulement *coupure dans* le discours qui s'en relance plus loin de séance en séance (effet interprétatif), mais ce qui aura fait *rupture du* discours, hiatus qui fait passe à l'inconnu d'un autre « monde » en devenir, au risque au moins temporaire de l'immonde, ou qui à *la limite* et si on l'absolutise, « *coupe l'histoire en deux* » comme disait Nietzsche en 1888 au bord de son ultime saut.

Et ça s'atteste d'un *retournement* du sujet : mutation de la perspective du sujet, du sujet comme perspective, devenant autre perspective. Il y a avant, et il y a après : acte pris du réel du temps, de son irréversible. Et je rejoins tout à fait ici Christian Lelong, que je cite : « *Il s'agit d'amener le sujet à changer de perspective, à voir les choses autrement. Le patient est obnubilé par sa vision du monde. Il faut l'aider à se décaler* ». Non pas bien sûr en lui offrant une identification, par l'autorité supposée d'une interprétation ou par l'appel mimétique d'une empathie, mais en l'autorisant à s'inventer autre par la survenue en acte d'un *décalage*, décalage qui est d'abord le fait, involontaire le plus souvent, de l'analyste. Par quoi il aura fait acte, non pas *passage à l'acte*, quoique au plus près, qui en prend le risque contrôlé, mais comme l'a dit Lacan une fois, « *passage de l'acte* », passage par l'acte sans sujet qui en serait l'auteur déterminé, puisqu'il a lieu entre eux d'eux, mais dont il convient d'en revenir chacun à s'y compter, ce qui suppose en prendre acte dans l'après coup.

5- L'acte analytique n'est pas un acte pur.

Pour continuer de cerner *cette énigme de l'acte qui touche à l'impossible d'un réel du temps*, je ferai le *détour*, peut-être inattendu, par celui que je viens de citer, Nietzsche, ce philosophe très singulier, que j'ai par devers moi toujours plutôt appelé « folisophe » et que Alain Badiou appelle un anti-philosophe⁸. Pas pour s'engager dans une spéculation philosophique et discuter de ses thèses s'élaborant et se bouleversant sans cesse sur vingt années, mais pour cerner ce qui s'est passé pour lui en 1888, la dernière année, de son existence de sujet, avant qu'il ne connaisse ce qu'on a appelé son « effondrement », soit, après un très bref épisode délirant début janvier 89, son mutisme radical, à partir précisément du 9 janvier et pour les dix dernières années de son existence de vivant (il est mort, physiquement, en 1900).

Je n'en ferai pas non plus simplement un « cas », au sens psychiatrique du terme, car, s'il est facile en effet de le ramener à la case « psychotique », ça n'en ferait qu'un fou de plus, avec le seul bénéfice que nous, au moins, nous ne le serions pas ! Et ce serait faire fi de ce que, aussi fou en sera-il devenu (tel d'autres « génies », Cantor ou Göedel par ex), c'est d'abord un fou *pensant*, un penseur jusqu'à la folie, et que comme tel il peut nous porter à penser la pensée jusqu'à son point de folie, qui précisément avec lui est celle de *l'acte* que je propose d'appeler « *acte pur* ». Lequel ne se réduit pas d'abord à ce qu'on appelle entre nous

du fait que le répété ne cesse à chaque tour de la demande de différer, n'était que sujet à redite. Il n'y a donc que l'acte qui puisse apporter du nouveau dans la répétition... »

⁸ Comme on parle d'anti-électron, dit positron, ou plus généralement d'anti-particule et d'anti-matière, dont on sait par sa définition en physique, que sa rencontre avec la matière serait explosive, annihilante.

un « *passage à l'acte* », puisque précisément il n'y a rien de tel à son propos qu'un suicide réussi ou une agression (*ou le pire, les deux réunis comme on peut malheureusement en avoir ces temps des exemples bien trop spectaculaires et dramatiques*) : car en l'occurrence, rien ne se passe, qu'un parlêtre qui cesse absolument de parler, et qui donc aussi bien, sinon cesse de vivre, du moins cesse d'être — au sens où un parlêtre, comme le dit Lacan n'est être que de ce qu'il soit parlant.

Or, ses derniers dits fragmentaires, qu'on peut lire collectés à titre posthume dans le volume XIV de ses Œuvres complètes chez Gallimard, témoignent d'un dire de l'acte, voire en acte, ou du moins en anticipation d'acte (c'est d'ailleurs toute la question !), qui peuvent nous intéresser au premier chef, en tant qu'analystes. J'abats tout de suite ma carte d'atout : ***l'acte nietzchéen n'est pas l'acte analytique***, il est ce que Badiou appelle dans son remarquable séminaire sur Nietzsche qui vient d'être publié, un « acte philosophique », l'acte philosophique par excellence, qui *radicalise* l'acte de « penser », que seul Nietzsche semble avoir osé *réaliser*, jusqu'à s'y flamber (n'oublions pas que « pur » peut être lu comme translittération du grec « pyr », le feu). ***L'acte analytique***, de ce point de vue, ***n'est pas un acte pur*** ; et je montrerai tout à l'heure en quoi il s'en écarte.

Mais l'analyste a à en connaître le risque et la folie, à en traverser le vertige, quoique à le manquer assez pour en revenir sinon indemne donc entamé, du moins ex-sistant à son désir renouvelé. Je rejoins là ce qui est pour moi une des grandes leçons que nous a laissée notre ancien président du Cercle, Olivier Grignon, à savoir que l'analyste doit pouvoir se porter aux confins de ce qu'il appelle par un oxymore « *la psychose qui n'est pas la psychose* » : sans y rester, bien sûr, mais sans en repousser le point de folie, s'il veut non seulement avoir à faire avec les dits-psychotiques, mais dans tous les cas se risquer à ce qui peut valoir comme acte analytique au-delà du mi-dire de la vérité, lequel ne suffit pas comme tel à ***autoriser qu'un sujet s'autorise de lui-même à se faire sujet à l'inconscient***. Cette dernière formule que je risque ici, énonce pour moi ce que serait un sujet qui n'a plus besoin de « cure », non qu'il serait « analysé » mais au contraire qu'il pourrait commencer véritablement son analyse, son analyse infinie (transfinie), c'est-à-dire qu'il sera disposé à prendre acte de l'insu, via les bévues qui rompent son ronron... J'y reviendrai plus loin.

Revenons pour le moment à notre folisophe. Je m'appuie sur ce remarquable texte de Badiou et bien qu'il ne constitue en rien – et n'en a aucunement la prétention – une étude psychanalytique sur Nietzsche. Il se veut et reste de part en part un texte de philosophe, fait du point de vue du philosophe qu'il entend être, en dispute avec l'anti-philosophie dont il encaisse les coups mais qu'il brave non sans courage intellectuel. Je ne le suivrai pas dans cette optique qui est la sienne, mais y prendrai matière pour penser *l'acte absolu* que Nietzsche *porte en son être même à l'incandescence de la pensée*, cet événement qu'il nomme lui-même « Nietzsche » avec des guillemets, distinct de l'individu Nietzsche qui en pâtit mais s'y dévoue sans faille - ou plutôt jusqu'à en faillir. Je ne ferai qu'effleurer la question, car elle mériterait sans doute un livre entier. Disons au plus direct, que - je cite Badiou, « *Nietzsche est celui qui a poussé jusqu'aux extrêmes limites* (O.Grignon dirait « jusqu'à son ultime ») *l'impératif de parler en son propre nom, de parler comme soi-même* ». Ce qui peut s'entendre comme une façon radicale de « ne pas céder sur son désir » comme l'énonçait Lacan dans le séminaire 7, d'aller jusqu'au bout de son exigence intrinsèque, d'en répondre absolument quoiqu'il arrive, sans s'en remettre jamais à quelque Autre qui en assurerait le dire, ne serait-

ce qu'à le contredire (n'oublions pas que Nietzsche est celui qui a proclamé que « Dieu est mort »)⁹. Autrement dit, pour notre philosophe, il s'agit d'abolir toute distance, tout hiatus, entre le pensant et le vivant, d'en finir avec cette fausseté (qui pour Nietzsche est celle des « faibles », c'est-à-dire névrotique) qui rend discordants ce qu'on pense et ce qu'on vit.¹⁰ Lâcheté dont Heidegger pourrait en être le plus bel (hideux) exemple, comme en témoignent les débats actuels sur le rapport ou non-rapport entre sa philosophie supposée pensée du siècle et son lâche engagement nazi...

Tout se passe comme si Nietzsche prenait à la lettre l'aphorisme lacanien « *Moi la vérité je parle* », mais sans le rectifier de cet autre aphorisme qui le supplémente, à savoir « *qu'il n'y a de vérité que mi-dite* ». Nietzsche donc quant à lui, de « la vérité qui parle », il en déduit directement que la vérité tient toute au dire, à la déclaration ou décision de qui elle tient et qui s'en tient, de la seule énonciation qui s'y risque de tout son être, pensant et vivant d'un seul tenant. Le problème, en l'occurrence le drame, est alors de pouvoir le *supporter*, au double sens de s'en faire support (logiquement) et de l'endurer (corporellement). D'où l'extrême douleur d'un tel penser, qui ne fait qu'une alors avec celle d'exister (on pense ici à cette formule essentielle de O.Grignon dans *Le corps des larmes*: « la douleur d'exister »). « Nietzsche » (avec les guillemets qui nomment l'Événement annoncé par le bonhomme Nietzsche) n'est pas qu'un nom qui s'éternue (*Nietzsche* !) il est une « explosion » permanente dans sa chair comme le nomme Sarah Kofman dans son livre sur *Ecce homo* de Nietzsche (*Explosion 1*, c'est son titre), et il ne cesse de faire état de ses souffrances inouïes dont il assume la nécessité, dans son effort « surhumain » pour « *sauter par-dessus soi-même* » (formule extraordinaire du *Gai savoir* ou de *Zaratoustra*).

Pour le dire peut-être plus simplement, ce qui anime Nietzsche jusqu'à en prendre feu et n'en laisser que cendres pour la postérité des nietzschéens, c'est, comme le dit sobrement Badiou, « *d'établir un régime de discours sans écart entre celui qui dit et ce qui est dit* », car (je cite encore) « *le réactif, la prêtrise, la vassalité et l'abaissement commencent avec cet écart, un tel interstice étant l'originnaire du négatif...* ». Or, toute négativité contrevient à ce que Nietzsche cherche à rendre possible : le oui affirmatif inconditionnel à la Vie, à tout ce qui est, ou plutôt advient ou revient (retour éternel), ce qu'il nomme le dionysiaque¹¹. Cette *résiliation de l'écart entre la pensée et le réel* pourrait aussi se formuler en terme lacaniens : là où ce dernier énonce d'entrée dans *L'étourdit* : « *Qu'on dise reste oublié derrière ce qui se dit...* », notre philosophe-à-la-folie vise à faire advenir enfin (mettant fin à toute l'histoire de la négativité¹², coupant radicalement en deux l'histoire humaine) un dire qui soit parfaitement

⁹ A quoi Lacan substituera « Dieu est inconscient », qui lui semble être la seule formule conforme à un athéisme de l'inconscient. Cet écart entre les formules engage sans doute toute la différence entre l'acte « pur » nietzschéen et l'acte « impur » analytique, comme on tentera de le préciser plus loin.

¹⁰ Dionys Mascolo, dans *Haine de la philosophie*, critique féroce, en particulier à travers le personnage de Heidegger, toute philosophie qui se présente comme une pure pensée conceptuelle détachée du psychisme de son auteur. Par exemple p.90 : « *Toute distance entre pensée et vie, tout schisme entre l'oeuvre de pensée et l'oeuvre de vie est signe d'un manque de grâce qui les renvoie au dérisoire.* », ou p. 155 « *Une pensée ne peut être tenue pour entière que si elle est l'expression de toutes les facultés réunies en une seule, en sorte que toutes soient agissantes dans le passage à l'acte, y compris celles qui ne semblent pas d'ordre intellectuel* »

¹¹ Entre parenthèses, ce *Oui* inconditionnel à tout ce qui vient ressemblerait peut-être pour nous à une reprise enfin possible dans l'actuel de la *Bejahung* originnaire freudienne, sauf qu'elle annulerait l'*Austossung* corrélative!

¹² Par où s'avère là que Nietzsche est l'anti-hégélien radical.

coalescent aux dits, indiscernable des dits, qui soit en acte dans les dits. Ce qui n'aura lieu qu'au jour d'un *Événement inouï*, un « avoir lieu » sans être car en pur devenir, dont « Nietzsche » en l'occurrence serait ici le nom¹³.

Là encore, on pourrait dire qu'il prend à la lettre cet autre dire de Lacan selon lequel « *l'acte est un dire* » (contrairement à une action). Mais Lacan le supplémente de cet ajout que *ce n'est qu'après coup que le dire prend acte* (comme on dit que la « sauce prend », un temps d'après), c'est-à-dire *fera que l'acte aura été un dire du fait qu'on en réponde* (et qu'on n'y sera pas passé, à l'acte, mais que l'acte aura passé, et aura passé qui ?- le sujet, l'aura passé à « autre chose »). Nietzsche s'en tient, quant à lui, à l'exigence « surhumaine » que ce qui est dit fasse Un-sans-reste avec le fait de le dire. Ce qui revient à faire coïncider parfaitement les deux sens opposés (au sens des mots primitifs selon Freud) du mot « réaliser » : faire réel (actualiser, faire advenir) et rendre intelligible (penser, s'en saisir subjectivement).

Entre parenthèses, je note que c'est pertinemment que Badiou nomme cet acte pur¹⁴ l'acte proprement *philosophique*. En effet, je soutiendrai que le propre du philosophique, au-delà de toute philosophie particulière, est ce que j'appelle le « discoursivisme » ; c'est-à-dire que le désir constant du philosophe est de dire ce qu'on dit, tout ce qu'on dit et le fait qu'on le dise, dire tout sans reste y compris de le dire, pour paraphraser Kojève, l'un de ses maîtres es philosophie qu'a reconnu le gentilhomme Lacan (bourgeois ou pas). Seulement, tous les philosophes, s'ils en font de fait leur *horizon*, leur idéal, ou disons leur cadrage fantasmatique, n'y atteignent jamais ; ce pourquoi chacun remet sur le métier ce que ses prédécesseurs ont manqué, et ils *souffrent* eux-mêmes symptomatiquement de l'écart toujours renouvelé de leur dire à ce qu'ils prétendraient dire. La folie de Nietzsche aura été de vouloir couper court à cette impuissance, symptôme « réactif » (on pourrait dire « névrotique »), et de réaliser en lui-même, sur lui-même, sur l'Événement de son Nom engageant sa chair, cette conjonction entre le réel de la vie, toujours déjà perdu dans l'origine, et la pensée dite « pure », toujours différée dans l'histoire. Il vise à rendre la « pensée réelle », dont l'impossible effectuation à surmonter l'engouffre... dans le paradoxe d'un pur temps sans être mais qui, de n'être pas, serait comme hors temps.

Paradoxe qui signe bien le heurt d'un réel, au (non) sens lacanien d'un impossible que Nietzsche veut pourtant effectuer mais ce dont il a finalement fait les frais, endurant explosivement l'écart résurgent en lui comme écartèlement entre son dire de l'acte toujours annoncé pour imminent et le dire de l'acte toujours en souffrance de se réaliser... jusqu'à la « solution finale » qui en rabat la violence en trou noir, l'explosion imminente se résolvant en implosion définitive. La dernière figure de cet écartèlement avant la catastrophe (à défaut que soit assumée la castration du parlêtre) sera le déchirement entre Nietzsche-Dionysos et Nietzsche-le-Crucifié. Ariane convoquée en dernier recours n'y pourra rien, tiers définitivement exclu. Il sera finalement passé à l'acte, au sens où il y « passera », y restera. Hors jeu. Ou Je. Pas sans toutefois nous laisser à penser, pas sans nous confronter à l'ultime...

¹³ Pour autant que lui l'annonce en son imminence d'apparaître ou que pour nous il fait trace de son disparaître.

¹⁴ Pur : de tout écart, de toute négativité, laquelle différerait sa réalisation dans le réel de...la « réalisation » dans la pensée qu'on en prend.

-6- Passage à l'acte, passage de l'acte:

L'acte comme rupture :

Cette figure infigurable de l'acte « pur », dans son excès même, et son impasse, nous concernent. Je l'entends au-delà d'une occurrence pathologique susceptible de nourrir un savoir de plus *sur* la psychose, mais pour nous aider à penser l'acte analytique lui-même. Reprenons.

La figuration nietzschéenne de l'acte (même et surtout dit philosophique par le philosophe Badiou) est poussé à l'extrême, se découvrant *anti-philosophique* dans la mesure où il retourne complètement ce qu'en pense la philosophie depuis *Aristote*. Dans cette tradition, ce qui est en acte est l'accomplissement de ce qui est seulement en puissance, s'y actualise ce qui se dessine virtuellement et donc fait *être* pleinement ce qui seulement *pouvait* être, n'était qu'en puissance d'être ; l'acte (*entéléchie*, en grec) vient donc *à la fin*, pouvant s'anticiper comme la « cause finale » qui oriente le sens de l'être et le réalise en son achèvement : *ça y est !*, comme on dit d'un aboutissement.

L'acte « pur » nietzschéen réalise donc *anti philosophiquement* la quintessence philosophique en la poussant à son comble, donc en la retournant en son contraire ; il est pure *rupture dans l'être, événement nécessairement improbable mais qui arrive*, et se manifeste dans son occurrence comme un « pur temps » de *desêtre*, (desêtre du sujet). Comme dans « *l'instant de ma mort* » tel que l'a vécu M.Blanchot dans la contingence de la guerre de 40 (il a failli être fusillé par la Wermacht) qu'il ne peut raconter que 50 après dans son quasi dernier livre, éponyme. ***L'acte « pur » nietzschéen n'est surtout pas l'être accompli aristotélien***, il survient au contraire à l'improviste d'une rencontre qui détruit le cours des choses, déconstruit la réalité, y compris psychique, fait césure irréductible à tout dispositif établi de la pensée¹⁵.

Or, l'acte analytique, en tant qu'il est acte réel, qu'il touche au réel, est lui aussi tout le contraire d'un accomplissement, de l'aboutissement d'un processus ; il participe de ce même hasard, de cette « fortune » qui, rencontrant un impossible, rompt avec la possibilité de l'interprétation, avec l'interprétable. Et s'il y a lieu, pour essayer de penser l'acte analytique (avec Lacan qui est le premier à le tenter), de se référer à une textualité philosophique (ne serait-ce que pour en partir, s'en départir), ce n'est certainement pas à partir d'Aristote et de la tradition philosophique qui en découle, mais bien plutôt de Nietzsche et de son attentat à l'explosif dans le champ de la philosophie.

¹⁵ Ce qui fait Événement en ce sens fort, serait bien entendu à articuler avec ce que Freud nous a appris à cerner en termes de *trauma*, qui peut prendre son incidence dans l'histoire singulière d'un sujet mais aussi dans un contexte collectif de l'Histoire. Mais il peut aussi advenir sur le mode non plus de la « mauvaise fortune » (rencontre désastreuse) mais de la « bonne fortune » (rencontre inouïe), qui peut prendre des allures « extatiques » c'est-à-dire plus ou moins « mystiques », pas moins « inoubliables », et également aussi bien dans le cercle intime (une rencontre amoureuse par ex- cf François Julien, cité par M.Tricot) que dans le champ collectif (par exemple politique, comme j'en peux témoigner avec ce que j'appelle la « soixantouissance »). Trauma et extase en rien confondables bien sûr puisque mettant en jeu des affects diamétralement opposés et qui ne sauraient se « traiter » de la même manière, mais qui ont ceci d'homologue qu'ils « marquent » un sujet « pour la vie », touchant à une jouissance, sur son versant de douleur ou sur son versant de frénésie, en tout cas démesurée, en excès, dont il y a à « se remettre », sachant qu'il en « restera toujours quelque chose », l'enjeu étant de « faire avec » en sorte que la répétition « nostalgique » qu'elle engendre trouve sa solution dans une prise en compte, un « prendre acte », qui en fasse renaître un à venir, ré-orienté de ce réel.

Ce pourrait être ce qui motive Freud à postuler la pulsion de mort, laquelle vient là où bute l'interprétation du symptôme ; c'est aussi ce qui chez Marx contraint à la révolution, révolution qui s'impose là où le symptôme prolétaire n'est plus négociable comme valeur marchande, là où il s'agit de prendre acte qu'*il n'y a pas de rapport* (de classes) mais une lutte sans merci, impliquant l'acte – ici politique. Là donc où, comme dit Marx, il ne s'agit plus d'interpréter, de donner sens ou valeur, mais de *transformer*.

L'acte prévenu :

Mais si, comme l'acte anti-philosophique nietzschéen, l'acte analytique n'est pas ce qui accomplit l'Être en sa pleine réalité effective mais au contraire la défait et l'excède, il n'est pas comme le nom événementiel « Nietzsche » de Nietzsche, le fait d'un sujet qui l'« accomplirait » au sens où il en serait l'auteur à la source ou l'acteur en maîtrisant l'interprétation: l'acte analytique n'est pas ce que *fait* l'analyste mais ce qu'il peut pour le moins ne pas empêcher d'arriver et pour le mieux en répondre après coup, c'est-à-dire l'orienter pour que la rencontre fortuite s'avère bonne plutôt que mauvaise fortune. ***Et c'est là que l'acte psychanalytique s'écarte résolument de l'acte pur nietzschéen***, dont la folie consiste à vouloir s'en rendre maître (au point paradoxal de supprimer tout « esclave »), ce en quoi il est encore un philosophe, quoique radical, ou « intégral », puisque sans la prudence discursive qui prévient le commun d'entre eux de « se prendre réellement pour un maître » (formule obsessionnelle) ou de se soutenir comme sujet clivé à en défier le pouvoir (formule hystérique). Volonté de maîtrise totale qui voue Nietzsche à un déchirement insoutenable entre lui qui *s'annonce* comme le seul événement qui ne cesse pas de ne pas venir, et lui qui se *nomme* comme le seul *Nom* de cet événement auquel il aura donné *son corps sans organe, sa chair à vif*. Volonté de maîtrise qui finalement le précipitera dans la mort-le-seul-maître, mort du parlêtre s'entend.

L'acte analytique, quant à lui, est prévenu de ce délire auto-référentiel d'un sujet coïncidant avec son Nom et qui excède l'écran du fantasme (ce gardien d'une réalité qui se rêve éveillé), prévenu de ce délire qui réalise l'impossible d'un signifiant se signifiant lui-même et abolissant de ce fait la représentance du sujet. Il en est prévenu au double sens du terme. Prévenu *de* ce délire au sens où non seulement l'analyste *en sait* quelque chose mais qu'il a à *en connaître*, car ce n'est qu'à en traverser la trouée subjective qu'il opère éventuellement ; mais prévenu aussi *contre* lui au sens où il *s'en garde*, qu'il y a lieu d'en revenir pour qu'un sujet, d'en prendre acte, s'y retrouve, ou plutôt en renaisse, effectivement « transformé ». ***L'acte analytique n'est donc pas un passage à l'acte. C'est comme le dit Lacan une fois, un passage de l'acte. Soit : un passage par l'acte, et un acte qui fait passer.*** Tentons de cerner de plus près encore comment ça marche, ou plutôt comment ça saute, car ça ne fonctionne pas ça se risque. Comment ça saute, de quelle enjambée ? Précisément pour que ça ne saute pas, ne flambe pas comme la bombe qui un peu plus explosait¹⁶...

Événement :

¹⁶ Cf la fameux exemple de *l'imparfait* que Lacan commente plusieurs fois : « L'instant d'après, la bombe explosait ». Indécidabilité : elle allait exploser, est-ce le cas qu'elle l'ait fait, ou cela aura-t-il été évité ?

On peut partir de cette question : à qui *revient* l'acte analytique ? Implicitement, il me semble qu'on pense spontanément que c'est le fait de l'analyste, qu'on doit lui attribuer l'acte comme ce qui lui revient au sens de ce qu'il initie, impulse, ce qu'il acte. Mais on peut aussi bien dire que c'est à l'analysant qu'il revient, si l'on entend par là ce qui lui est destiné, ce dont il tire le revenu. Sans doute, comme on le verra, c'est l'un *ET* l'autre, l'un qui en répond, l'autre qui en prend acte. Mais c'est d'abord, sur le moment décisif du passage de l'acte, *NI* l'un *NI* l'autre : c'est ce qui a lieu, *événement*, entre eux deux, ou plutôt ce qui d'eux, dans un moment d'éclipse de toute maîtrise et identité, ferait qu'ils ne sont plus Deux, un et un, mais pas Un non plus, indistincts plutôt, ou indiscernables, non séparés quoique pas confondus, disjoints mais se conjoignant ou entrecroisant en tant qu'ils sont, chaque un, « hors de soi »¹⁷. L'analyste y va en effet d'un dire qui lui échappe, qui rompt avec les théorisations ou préjugés informant, même malgré lui, son écoute : dans ce qu'il se surprend à dire, il n'y *est* pas, il est « désêtrifié », son dire est comme hors sujet ; la preuve en est son embarras qui après coup, parfois aussitôt dit, lui fait se demander « *qu'est-ce que j'ai bien fait (dit, fait à le dire) là ?* ». L'analysant quant à lui n'en revient pas sur le moment, saisi par l'imprévu qui peut un temps le laisser d'abord coi, désobjectivé.

Peut-on en dire plus de ce qui *se passe, fait passe*, dans cette « boîte noire » où s'opère cette sorte de « transférance », ce court-circuit dans le transfert où chacun s'est certes d'abord impliqué à sa manière, et dissymétriquement, mais qui là, « l'esp d'un laps » comme néologise Lacan, brouille les positions et fait bouger les lignes¹⁸ ? N'est-ce pas d'ailleurs pour ça que Freud s'intéressait, certes de manière critique mais ne cessant d'en être interloqué, à ce

¹⁷ Hypothèse : serait-ce là, à *ce point de savoir* qui on est et qui parle, une manifestation (symptomatique ?) de « l'amour-Lacan » (formule de Jean Allouch, cf son livre éponyme), celle par exemple où l'amour se dit « *rencontre, contingente, de ce qui, chez chaque individu, marque la trace de son exil, comme parlant, du rapport sexuel* ».

¹⁸ On pourrait ici risquer une homologie avec le fameux principe d'incertitude en physique quantique, l'impossibilité de déterminer *à la fois* la position et la vitesse d'une particule. Ici, l'indétermination de *qui* et *qui* (de leur « position ») dans le transfert à ce moment là, indiquerait que c'est le mouvement comme tel, la pure « mouvance du mouvement » comme le dit Bergson, qui est en acte (équivalent donc à la « vitesse » en physique quantique, quoique ici bien sûr non mesurable comme vitesse, puisqu'il ne s'agit pas d'un objet mais d'un dire, qui est en mouvement). Remarque qui vaudrait comme simple analogie...quoiqu'on puisse aller peut-être plus loin dans le rapprochement comme l'a tenté Michèle Montrelay par exemple, entre autres dans son article dans *Le psychanalyste, le physicien et le réel - Poiesis*, diffusion Payot). Elle s'y entretient avec des physiciens d'« isomorphismes » entre physique quantique et psychanalyse, en particulier à propos de la « non-séparabilité ». Pour en donner une idée, je cite ce passage, p.141 (entre autres possibles) : « *Contrairement à ce que pensent encore beaucoup d'analystes, il ne s'agit pas de bien séparer, de distinguer soigneusement quels fantasmes et pensées sont du ressort de l'analyste, ou de l'analysant [j'ajouterais : c'est sans doute pourquoi Lacan répugnait à parler de transfert et « contre-transfert », préférant considérer les parts prises par chacun dans le transfert, au titre de la résistance pour l'analyste à ... laisser chance à des temps, rares mais décisifs « d'interactions » à partir de son champ d'« écoute flottante »] ..Au contraire, il faut laisser se produire cette non-séparabilité, que le génie de Freud a posé comme condition spécifique de la cure. Si celle-ci ne peut avoir lieu, aucune mutation véritable, aucun transfert digne de ce nom, ne seront constatés. Se faire psychanalyser, ce n'est donc pas tout attendre de la remémoration du passé. C'est en premier lieu parler, et parler de telle sorte qu'un milieu flottant se crée au sein duquel se produiront un certain nombre d'événements. (Alors, la cure analytique, ça pourrait très bien ne pas consister à venir à bout par la parole de cet inconscient-mémoire, à ne pas essayer coûte que coûte de le faire passer à l'inconscient, mais au contraire à le cultiver en tant qu'inconscient, à l'aider, ce non-dire, à se déployer, et finalement lui ouvrir un autre espace ; à partir de ce moment-là, eh bien, on découvre que cet inconscient, effectivement, est l'actualisation d'un milieu psychique qui a ses lois, ses propriétés qui sont hétérogènes aux propriétés non seulement de la réalité, mais de la réalité telle qu'elle se déploie dans notre espace-temps quotidien par exemple).... »*

qu'il appelle la « transmission de pensée » ? On ne tentera pas pour autant une « parapsychanalyse », mais on peut essayer néanmoins de cerner encore les entours de cette trouée temporelle, de déterminer les pas du saut qui l'enjambe.

Passé :

En reprenant par exemple la séquence retracée tout à l'heure. Il y a eu un saut, actant en l'occurrence un retournement. A supposer qu'on essaye d'élaborer une sorte de « physique » de ce mouvement, il faut en noter deux paramètres essentiels : ça se *passé entre deux* (plus rigoureusement : c'est d'eux – apostrophe- que ça arrive), et ça ne va *pas sans dire* (que ce dire soit parole, silence, geste, attitude...). Ici, en l'occurrence, une énonciation risquée de l'analyste poussé hors de lui (de sa réserve), cette question qui n'en est pas une et lui échappe (« *Que votre mère vous abandonne ou que vous l'abandonniez ?* »). Mais pas n'importe quand : au moment où il appréhende dans une espèce d'intuition *quasi hallucinatoire* un certain mouvement pour le dire quoique non dit chez l'analysant : un peu plus ça allait se dire, ça aurait pu, mais non ce serait inouï, comme un cri de naissance arraché à la mort d'une « vie antérieure »... Le dire venant de l'analyste flotte alors dans ce *point d'espace temps improbable*¹⁹, où l'Autre (grand A) perd sa majuscule de *lieu d'où ça parle* et se profile comme un autre (minuscule), un *proche-un* qui anticipe d'un pas celui que l'analysant pourra alors effectuer pour le rejoindre vers une issue à son insu²⁰. Pour faire image, c'est comme si cet autre (ici petit autre, non un semblable imaginaire mais un partenaire, voire un « congénère »²¹ dans l'épreuve de réel), comme si ce petit autre, en préfigurant le saut, l'attendait sur l'autre rive de ce qui sera arrivé, et dès lors passé. Reste à l'analysant d'oser en tendre son *pas-de-dire*, le temps de se hâter d'en *prendre acte*.

Etrange temporalité, non chronologique : l'acte n'aura eu lieu que d'en prendre acte après coup et, c'est encore plus « fou », prendre acte de ce qui n'aura été que son anticipation. Etrange logique aussi bien, absolument non déductive : finalement l'acte n'aura pas eu lieu, tel *La guerre de Troie* de Giraudoux, n'aura pas eu lieu en temps réel comme *Acte Un*. Mais rencontrant le réel du temps (qui est tout le contraire de ce qui aurait lieu en « temps réel »²²), rencontrant son impossible à endurer, il se sera produit dans le report, le déport, la *différance*, de son déclenchement à son effectuation, comme d'emblée *acte d'eux* (apostrophe), qui ne commence qu'à re-commencer. Paradoxe d'un tel *temps logique* de l'acte dit analytique, qui n'est pas une logique du temps, laquelle le géométriserait²³. C'est de ce point de vue un *acte manqué*, forcément *manqué* comme « acte pur » : il n'y a pas d'acte 1, il ne tient que d'eux,

¹⁹ Il y aurait ici lieu – c'est le cas de le dire – de rapprocher cet « espace-temps improbable » de l'indéfinissable « khora » que Platon dans le *Timée* rencontre à sa grande surprise, dont Derrida a tenté une approche dans son livre éponyme, que J.Allouch reprend à la fin de *L'autre sexe*, et qui n'est sans doute pas sans affinité avec le « champ flottant » de Michèle Montrelay...

²⁰ Allusion au « temps logique » tel que Lacan l'expose dans son apologue des trois prisonniers.

²¹ Terme employé par Lacan dans *La note italienne*.

²² Réel du temps qui est tout le contraire du « temps réel » tel que Paul Virilio ne cesse en penseur solitaire et qui peut passer pour « fou » de cerner comme temps de catastrophe, et cette fois pas seulement à l'échelle d'un individu comme Nietzsche mais à l'échelle du collectif, induit par le discours capitaliste qui veut aller à l'efficace instantané, et dont le web peut donner l'illusion, de tout transmettre « en temps réel. Ou la Bourse.

²³ Comme le fait en Physique la relativité générale et son « espace-temps » que courbe la matière.

de leur différence brouillée jusqu'à l'indifférence mais *différée*²⁴, du pré-dire qui l'annonce (qui introduit à son réel) à l'attestation qui l'aura accompli (qui s'en sera avisé).

D'où l'étrange gymnastique à laquelle se livre Lacan dans le séminaire sur *L'acte analytique* : Son modèle, ou sa matrice est ce qui aurait eu lieu lors de la passe de l'analysant à l'analyste, cette décision incongrue voire folle de faire ce saut, de « s'autoriser de soi-même et quelques autres » à se faire prendre par d'autres pour le sujet supposé savoir, sachant « de source sûre » qu'on en a éprouvé soi-même l'inexistence dans sa cure menée à son terme. Opération dont on n'est jamais sûr, malgré le dispositif de la Passe ou plutôt à cause de son échec reconnu par Lacan lui-même 10 ans après son instauration (y a-t-il jamais un analyste certifié?). Ce pourquoi, peut-être, entre parenthèses, le Cercle freudien n'en a pas reconduit la pratique, tout en maintenant *l'instance* (à entendre comme une « lettre en instance »), car sa présupposition nécessaire est mythiquement supposée, ou mieux, axiomatiquement à poser pour qu'il soit opératoire d'être *reprise* dans le cours du travail avec l'analysant, avec cet *autre* qui seulement peut conclure *en effet*. Drôle de pièce donc qui se joue là, tragi-comique à la Shakespeare, qui ne commence qu'à l'acte d'eux, disons par le milieu !

En prendre acte :

Quoi qu'il en soit, *l'enjeu subjectif* de l'acte analytique, dans son « impureté » par où seulement il sera accompli en ayant fait passe, est ***d'en prendre acte***. L'enjeu, on peut l'écrire aussi bien en deux mots, *l'en je*, là où le sujet *s'en remet*, à revenir de son tour de folie, à en revenir certes pas-tout, puisque entamé d'une ombre interne, mais parlant à neuf, parlant d'un dire « déporté »²⁵. C'est exactement ce qu'énonce Lacan dans cette phrase que j'ai mis en exergue de mon argument et que je re-cite : « *C'est une dimension commune de l'acte de ne pas comporter dans son instant la présence du sujet. Le passage de l'acte, c'est au-delà de quoi le sujet trouvera sa présence en tant que renouvelée, et rien d'autre* ». Mais quel sujet ?

D'abord l'analysant bien sûr, notre analysante par exemple, *notre sirène pas si reine* que ça, qui s'en trouve non seulement re-signifiée (ayant changé sa représentation d'elle-même, sa représentance dans le symbolique) mais ce qui est plus décisif, *re-marquée en son corps de jouissance, renouvelée dans le vif de son être-là, singulièrement dans son rapport aux quelques autres qui la comptent*. Notons que j'ai dit « se trouver », et non « se retrouver » : il ne s'agit pas d'accéder enfin à « sa place », celle qui l'attendrait de toujours dans son destin, il ne s'agit pas d'être « placée » comme dans une famille d'accueil enfin substituable à l'originelle perdue, mais d'en être *née enfin*, au bord d'un inconnu à venir. D'ailleurs, elle sait qu'elle ne sait pas où elle va, mais, dit-elle, elle y va sans effroi. Elle « se

²⁴ On peut retrouver là la trouvaille de Derrida de la « différance », même si on ne le suit pas sur tout ce qu'il en fait dans sa philosophie.

²⁵ Je n'ignore pas ce que ce terme de « déporté » doit à Anne Lise Stern (cf son livre *Le savoir déporté*). Mon emploi ici est évidemment autre que le sien qui concerne la Shoah : si l'analyste est celui qui « porte la parole » de l'analysant, comme le dit Lacan dans *Variantes de la cure-type*, son acte quand il a lieu amène un *déport* du dire en jeu dans cette parole, qui répond d'un *exil* du lieu d'origine. Mais cette référence à l'extrême dont le travail d'Anne Lise Stern a fait son départ n'est pas anodine, de pointer dans cette circonstance historique une réalisation catastrophique dont bien peu ont pu revenir.

tient dans l'ouvert », comme le formulait un autre de mes analysants au titre de ce qu'il soutenait comme éthique.

Mais le sujet qui « trouvera sa présence en tant que renouvelée » après *cette mise en acte* ou *cette mise sur l'acte*, acte qui aura réussi à rater, c'est aussi, de son côté l'analyste. Pas l'analyste comme ce temps opératoire qu'est supposé viser le désir X de l'analyste qui n'existe (en effet) qu'en acte, mais le sujet analysant continué au-delà du terme mis à sa cure qui en soutient l'axiomatique, et qui en revient quelque peu désemparé comme sujet, lui restant pour sa part, une fois la séparabilité rétablie, à *en prendre acte* à sa manière. En général « avec quelques autres », dans ce qu'on appelle plus ou moins judicieusement « transfert de travail », ce qui rend si précieux et nécessaires nos « groupes de travail » (quel que soit le nom qu'on leur donne, cartels, groupes cliniques, séminaires...). Ou aussi bien par une certaine pratique de l'écriture, comme j'en donne ici un exemple.

-7- Pas tout comprendre... jusqu'à s'y inclure:

Je me suis appuyé sur un exemple clinique précis, mais cela n'en fait évidemment pas un modèle. Les modalités de l'acte suffisamment manqué pour qu'on n'y passe pas (comme dans un passage à l'acte) mais pour qu'il fasse passer d'un effet-sujet, sont aussi singulières qu'il y a de rencontres, et ne se calculent pas. Si je dis cet acte « impur », c'est aussi pour ça, parce qu'il est toujours pris dans des situations extrêmement diverses, et pas nécessairement dans le dit « cadre » d'une cure standard.

Du réel :

J'en reviens donc à cette affirmation que j'ai déjà un peu suggérée : si « analytique » n'a de pertinence qu'à prédiquer un *acte*, une modalité d'acte et non d'*être* et encore moins de *savoir*, le champ de son efficence s'élargit considérablement au-delà de la cure-type même diffractée en ses « variantes ». Il peut y avoir des « événements analytiques » en diverses circonstances. Ce qui ne veut pas dire que ce soit facile à mettre en jeu, car il ne suffit pas qu'il « se passe quelque chose » pour que ce soit « analytique », encore faut-il qu'il en soit *pris acte*, à savoir qu'un dire en soit retourné, ce qui suppose un certain transfert, et une articulation avec l'inconscient en tant que supposition d'un insu qui ne se réduit pas à ce qu'on peut en savoir mais résiste à ce qu'on s'en rende maître, ce que Lacan nomme son « réel ».

Je ne dirai pas « LE réel », qui l'hypostasie en une Catégorie (philosophie) voire une Personne (théologie), et je me méfie de l'usage tout azimuth de ce nouveau Nom qui semble une tentation de nos jours dans notre milieu, voire devenir une facilité, et qui commence à faire ritournelle. Je reprendrai seulement cette assertion qu'il est arrivé à Lacan de préférer plusieurs fois : « *Les dieux sont réels* ». Les dieux, ceux de l'antiquité, pas le Dieu monothéiste qui se ramène à l'Un, aussi soustrait à la prise soit-il (ce dont témoigne au plus fin la « théologie négative »): les dieux, grecs par ex, sont *du réel*, non essentiellement parce qu'ils seraient pluriel (polythéisme), ce qui n'en ferait que des multiplications de l'Un, mais parce qu'ils constituent ce que j'appellerai avec Badiou une « multiplicité inconsistante » ; ils localisent ponctuellement dans la pensée antique (et de façon très fluctuante contrairement au soi-disant « système olympien » qu'on apprend en 6^e) ce qui échappe à la prise du sujet à tel ou tel moment. Je ne prône pas pour autant bien sûr un retour à l'antiquité, et cet imaginaire

du réel n'est plus de mise, voire peut faire le lit au « retour des dieux obscurs », mais, comme le dit aussi O.Grignon, il y a dans cette figuration d'un hors symbolisable un abord du hors sens dont s'orienter, se ressourcer, à condition de ne revenir vers cette source qu'à s'en éloigner, de n'en pas croire faire un retour à l'origine (comme si on allait plonger dans le « refoulement originaire » freudien), mais en faire approche et retournement où trouver *ressource* à recommencer, à en faire un nouveau départ.

Se faire sujet à l'inconscient :

En ce sens, que serait un « analysé », celui qui n'aurait plus, ou pas, besoin de « cure » ? Et bien, je me risquerai à dire paradoxalement que ce serait *enfin un analysant*, un qui pourrait mener son analyse transfinie sans avoir nécessairement recours à une figure de l'Autre, quoique pas sans *quelques autres*, au hasard de rencontres, un qui pourrait *prendre acte des bévues*, ou « Unebévues » comme le translittère de l'allemand *Unebewuste* le Lacan de la fin, c'est-à-dire des actes manqués qui marquent son trajet, actes manqués à entendre ici moins comme *formations de l'inconscient-savoir* à déchiffrer en vérité (encore que ce ne soit pas exclu...) qu'au sens large comme *manifestations* diverses de « l'inconscient réel » comme le dirait Colette Soler et que je préfère dire *réel de l'inconscient*, ou *inconscient en acte*.

En forçant un peu, j'en arriverais à dire que le terme d'une cure analytique adviendrait quand l'analysant s'autoriserait à entamer enfin son analyse ! Un tel analysant, au-delà de chercher à *se savoir comme sujet de l'inconscient*, saurait, selon une formule qui décidément me revient, *se faire sujet à l'inconscient*²⁶, autrement dit, prendre acte du réel, du réel non plus des *dieux* turbulents mais des *dire*s intempestifs qui se mettent en travers du discours en place dont ronronner indéfiniment, trébuchements dans le discours courant qui en rayent ou ébrèchent le *disque*, sinon le cassent en deux comme l'aurait voulu Nietzsche... D'en prendre acte alors, de ces micro-événements, le sujet analysant du coup peut *en répondre, s'en faire conséquent*. De tels moments où se décident des virages qui brisent la ligne droite d'une destinée qu'on se plaint et plaint à subir, et qui ouvrent sur de l'inconnu, affranchissent au moins partiellement de l'automatisme de répétition *en appelant le sujet à miser sur l'indéterminé, et donc s'y inclure* comme variable aléatoire, pas-toute programmée.

Ruminants et errants :

C'est dire aussi que l'anti-chambre de la « cure » n'est pas dans tous les cas nécessaire, pour certains d'ailleurs improbable voire impossible, pourvu qu'il y ait des occasions d'actes analytiques, qui sont d'abord du ressort de rencontres et non de cadres établis quoiqu'ils supposent des dispositifs ou « praticables » à inventer, fussent-ils éphémères, pour qu'il soit pris acte du dire en jeu²⁷.

²⁶ En un sens, ce retournement revient à résilier la croyance en un « inconscient intérieur » (comme certains parlent de « subconscient ») et à se situer par rapport à un inconscient abordé sur son versant de réel, comme une « pensée du dehors », ainsi sue le nomme Foucault dans un livre sur Blanchot (cf chapitre IV de ce livre)...

²⁷ Cf Solal Rabinovitch (*Les voix*), à propos de l'intervention de l'analyste auprès de psychotiques, que je suis de très près dans *L'avérité de la lettre*, tome 4, (p 86 à 89 particulièrement) : « Plume dit à Giacoppo qui hurle depuis le matin - ce que tu entends et ce que tu dis, c'est pas la même chose - . La petite phrase de Plume écartèle le dire et l'entendre, et dans la parole, impose la voix... En le disant, Plume se constitue comme l'entendeur de ce qui se dit, en s'excluant de ce qui s'entend, il se situe dans un dehors de la persécution. C'est une position d'analyste. ».

Pour terminer cette trop longue « séance » que votre assemblée veut bien accorder à l'analysant que je suis ici, je voudrais rapidement évoquer, à partir de ma clinique, deux situations extrêmes où s'éprouve la difficulté à faire acte qui porte un dire concluant (je ne dis pas « conclusif »²⁸). Deux situations qui y résistent pour des raisons diamétralement opposées, que j'appellerai d'une part les ruminants, d'autre part les errants.

Les ruminants, on les connaît bien, ce sont ces patients qui blablatent à l'infini, finissent certes par en savoir un bout de leurs déterminations inconscientes, mais dont rien ne semble changer de leur « perspective » sur le monde, et à qui on aurait souvent envie de dire pour les débloquer « Mais enfin, y'a qu'à... », et tout serait réglé. Là, je pense évidemment à la procrastination obsessionnelle qui à l'évidence non seulement repousse indéfiniment l'acte qui l'affranchirait du supposé destin mortifère que l'Autre implacablement lui inflige, mais qui se jouit de faire valoir son *malheur*. Mais je pense aussi à certaines modalités hystériques qui font état voire éclat de leur division exacerbée devant la malignité de l'Autre censé mettre toujours des obstacles à leur *bonheur*, jusqu'à provoquer des acting out qui font chantage à ce qu'on les récupère, en sorte de pouvoir remettre ça *ad vitam aeternam*, et entretenir leur désir d'insatisfaction. La question est ici directement de savoir comment mettre un terme à la *cure interminable* pour que *l'analyse commence*, comment faire muter le *transfert* en *transférance*. Problématique disons « traditionnelle », qui s'inscrit dans le cadre thérapeutique où la demande est orientée par la recherche de « la cause » qui résoudrait tout, surtout si elle se dérobe, se fait « Chose », tel le Dieu du croyant qui reste sourd aux prières mais n'en alimente que davantage par son silence la récurrence des prières. L'acte analytique consiste alors à trouver les occasions de confronter à la *béance dans la cause*, de sorte que le sujet se résolve à *pas-tout comprendre et à décider de s'inclure comme énigme*²⁹ en jeu dans

²⁸ Etre conclusif, ce serait effectuer une déduction à partir de prémisses, qui ferait « solution ». Etre « concluant », c'est se hâter de sortir de l'impasse par un dire qui prend acte d'une passe et, pariant sur l'à venir ressource un nouvel élan. Et de ce nouvel appui, fait trouvaille.

²⁹ Ici viendrait la délicate question de la *nomination*.

Dans le cadre de la cure, elle se pose en termes d'« être », à propos de « l'être du sujet », de ce qui insiste *en reste* de sa représentance de sujet (d'un signifiant pour un autre), et telle qu'elle peut se *localiser* sur l'objet a (dont l'analyste dans la cure *en vient* à le situer comme semblant) ; le(s) Nom(s) qui tente(nt) alors d'arraisonner ce sujet qui glisse tel le furet dans la signifiante, à quelque « être » qui lui donne consistance malgré tout, qui s'efforce(nt) de lui retrouver une (pseudo) référence dont se (sup)porter, ce(s) nom(s) là vien(nen)t forcément de l'Autre, du trésor du signifiant en tant que l'Un au moins en transmette ce qui fait Loi d'être-un, supposant donc des « Noms-du-père », de sorte qu'ils élisent le sujet en son « propre »,.

Dans le champ d'une « analyse transfinie » dont je fais ici l'hypothèse, il s'agit de « se tenir dans l'ouvert » par un travail qui ne cesse d'être à renouveler, qui opère de fait avec « quelques autres » et dont la « matière » vient des manifestations de l'inconscient « réel » (une-bévues) ; la question de la nomination, que j'écrirais alors ici volontiers *n'homination*, n'est alors plus celle de se trouver un « Nom propre », même au prix d'en travailler les paradoxes comme le fait avec son infinie subtilité Derrida par exemple dans *Sauf le nom*, à partir des raisonnements tendus à l'extrême de la théologie négative. Car il n'est plus question d'être mais de *lettre*, en tant qu'elle fait *littoral* à un réel (multiple inconsistant, c'est-à-dire sans figure de l'Un, même en filigrane). Cela n'implique pas pour autant une pure dissémination (comme chez Derrida) et que la *singularité* du sujet ne puisse être épinglée ; mais c'est dans la guise d'une *formule*, en l'occurrence une *formule énigmatique, advenant au lieu du trou dans le symbolique* tout en ne prêtant à aucun imaginaire et qui est du registre de l'écrit, qu'un tel « n'hom » s'impose. L'exemple princeps est donné par Olivier Grignon à propos du sujet Freud (il y revient dans différents textes, *Faut-il réduire l'analyse à son ultime ?* ou *Théories et interprétations des rêves chez Freud et Lacan*), à partir du rêve de l'injection faite à Irma : c'est la *formule inattendue* de la *triméthylamine* qui vient s'écrire en fin du rêve hors toute « raison » et provoque l'enthousiasme de Freud, lui donnant une certitude

l'indéterminé de l'à venir, quoique pas sans se repérer sur ce qui arrive à son insu et qui lui donne justement quelque « orientation du réel », comme le dirait O.Grignon.

Plus perturbante est la problématique de ceux que j'appelle les « errants »³⁰, qui n'ont à la limite d'autre ressource que d'exploser sporadiquement, de passer à l'acte à répétition le plus souvent manqué heureusement, et qui s'avèrent alors après coup des acting out mais sans adresse déterminée ni même envisageable pour en prendre acte à les dire. Je pense en particulier à ces jeunes de moins de 18 ans, que je rencontre directement ou au travers des éducateurs qui les côtoient, soit dans des « lieux de vie et d'accueil » (issus de loin de l'expérience de Bonneuil), soit dans un Centre éducatif fermé, soit à la PJJ. Par exemple, David, 15 ans, en LVA, qui fait un stage en cuisine où il se trouve très bien et satisfait tout son entourage avec qui il sympathise, et puis un jour il avale toute une bouteille de whisky, comas, et incapable de savoir pourquoi ... sinon qu'il le sait trop bien *le pourquoi*, une fois pour toutes, c'est que sa mère l'a abandonné en famille d'accueil à 2 ans. Point. Il le sait en toute « lucidité » et puis c'est tout. Et alors ? Il recommencera au stage suivant en jardinerie un acte équivalent qui l'abolit comme sujet, et à nouveau... Sauf quelques exceptions (dont ce David !), il n'est guère possible avec eux, de s'engager par forçage dans une cure selon les critères habituels, pas question pour eux de chercher à savoir, de se mettre à *blablater* puisqu'ils ont « tout compris » d'emblée. Alors, comment s'y prendre pour que l'acte passe au dire ? Quelles modalités de transfert inventer pour que les actes compulsifs de ceux que j'appelle des « nique ta mère » n'en restent pas à leur « pureté » niezschéenne de cris sans échos et s'engagent sur la voie de parlêtres qui s'entendent *dire* ce qu'ils ne disent jusqu'ici qu'à l'acter mutiquement, et qu'ils en arrivent à prendre voix, voix au chapitre suivant ?

Je reste sur cette question. Peut-être trouverait-on quelque ressource dans la pratique de l'acte analytique avec des enfants. Je pense que ce que Karine nous a dit tout à l'heure pourra nous aider...

Je suis désolé pour le tour peut-être un peu trop « théorique » qu'a pu prendre finalement mon discours dans mon souci de cerner au plus près l'énigme de l'efficacité psychanalytique, quand il y en a. Au moins, on m'accordera que si effort de théorisation il y a, ce n'est pas pour diluer notre praxis dans une conception du monde à portée philosophique, anthropologique ou politique, dont Freud réprouvait la tentation, mais pour ne pas céder sur la nécessité de penser malgré tout l'impossible du métier de psychanalyste. Conforme en cela à ce que disait Lacan de la psychanalyse comme théorie : pas conception du monde, non pas même théorie de l'inconscient, mais théorisation de la pratique analytique. Et rien d'autre.

A vous, maintenant, de commencer.

qui n'est pas celle d'une place enfin trouvée mais d'un repère *qui l'assure d'être sur le chemin de « Freud »*. Pour ma part (et hors toute comparaison !), je fais état à la fin de *Le rire de l'âne* (chapitre III de ce livre) d'une telle formule énigmatique qui m'est venue comme pure énigme « *L'ongle incarnée de Dieu* » aussi bien : « *OID* »)... Pure formule venue de nulle part qui impose son *idiotie*, mais fait (pour jouer avec le titre du livre de M.Montrelay : *L'ombre et le nom*) *ombre* fidèle à « suivre » le sujet dans son mouvement, plus que *nom* (généalogique) qui l'enracine dans *l'hêtre-là*. Bref, qui ne le nomme qu'à *le n'ombrer*...

³⁰ Ces « errants », qui semblent se multiplier, sont sans doute des effets dudit « discours capitaliste ».